

A NOS FIDÈLES LECTEURS ET AMIS

*Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1966*

POUR ALLÉGER NOTRE TRAVAIL

- = **EVITEZ-NOUS** la dépense d'un rappel.
- = **HATEZ-VOUS** de vous réabonner pour 1966.

MERCI !

Pour l'année 1966 — 1 numéro par trimestre :
Abt. normal.... 15 F — Etranger 18 F
Sous pli fermé :
France 18 F — Etranger 20 F

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte n° 999647 — PARIS, à l'ordre de:

M. Georges COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris 20^e

Si vous ne pouvez renouveler votre Abonnement pour l'année 1966, dites-nous la ou les raisons. une réponse, veuillez joindre les timbres correspondants ou un coupon international.

Dans toute lettre nécessitant

Merci

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15^e
Dépôt légal n° 1.750. - Cert. d'inscr. à la Csjon paritaire du papier de presse du 6-2-53 n° 26/285
Imp. A.R.P. — 39, rue Victor-Hugo, Pantin (Seine)

L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (D^r Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef

D^r Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE

| | |
|--|----------|
| Présentation de l'Ordre Martiniste, par Robert AMADOU. | 65 |
| Discours Initiatique pour une Réception Martiniste au 3 ^e Degré..... | 74 |
| Histoire d'une grande amitié, par Pierre TETTONI..... | 77 |
| Prière pour les élus Cohen | 96 |
| Le Catharisme..... | 97 |
| L'Hypnotisme en Quatre Leçons | 110 |
| Le Ministère de l'Homme-Esprit (3 ^e partie) par L.-C. de SAINT-MARTIN | 116 |
| In Memoriam : Georges CREPIN | 125 |
| Nous avons lu pour vous | 126 |
| Dans les prochains numéros..... | 128 |
| La tombe de PAPUS au Père-Lachaise | III cov. |



40^e Année — N° 2
(Nouvelle série)

Trimestriel. - 5 F
Avril - Mai - Juin 1966

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE

Administrateur : Georges COCHET
8, rue Stanislas-Meunier, à Paris-XX^e

Comité de Rédaction :

Robert AMADOU - Robert AMBELAIN - Robert DEPARIS
Philippe ENCAUSSE - Bertrand de MAILLARD - Irénée SEGURET.

Secrétaires de Rédaction :

Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et « MARCUS »

★

Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) - 11, quai St-Michel, Paris (V^e).
(Tél. : ODE. 03-32)

★

Chaque rédacteur de L'Initiation publie ses articles sous sa seule responsabilité.

Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15^e, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de L'Initiation.

PRÉSENTATION DE L'ORDRE MARTINISTE

par Robert AMADOU

1. La « grande affaire »

L'affaire du martinisme, c'est-à-dire, en particulier, de l'Ordre martiniste ; l'affaire des martinistes, c'est-à-dire, en particulier, des membres de l'Ordre martiniste, c'est, pour reprendre un mot de Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803), éponyme de l'Ordre, « la grande affaire ». Et la « grande affaire » (la grande affaire de l'homme, bien sûr, mais quelle autre grande affaire mériterait de nous absorber ?), la grande affaire donc, c'est celle que tentent de cerner les questions auxquelles aucun homme pensant, en tant que tel, ne peut échapper :

D'où viens-je ? Qui suis-je ? Où vais-je ?

Or, de ces trois questions, la seconde est capitale : la connaissance de soi éclaire notre origine qui fixe notre destination.

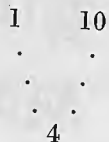
L'homme vivant, en tant que tel, et avant même de formuler les thèmes de son angoisse, aspire après le bonheur et souffre ; il agonise du désir de l'éternité parce que le temps l'enserme, et il éprouve à chaque instant les limites fixées à sa joie, à sa science, et à son énergie, tandis qu'il possède en idée l'infini et reste insatisfait faute de l'atteindre et ainsi d'y participer.

Mais qui est malheureux de n'être plus roi, demande Saint-Martin, sinon un roi déchu ? Il ne nous importe que de regagner notre royaume. Laissons la métaphore : l'homme, émané de Dieu, puis tombé, ne se retrouvera lui-même, dans la perfection (qui est paix et bonheur) propre à sa nature, qu'en remontant à son état primordial, puis en réintégrant son Principe. De même que la chute s'ensuivit de la prétention d'Adam à opérer sans le concours divin ; de même cette opération salutaire et libératrice, qui comprend deux étapes majeures, n'est réalisable que par l'effort conjugué de l'homme et de Dieu.

La grande affaire, Saint-Martin l'a décrite en mode symbolique (1), de la manière suivante :

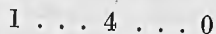
Considérons le nombre 4, nombre triangulaire selon les Pythago-

riciens, tétractys divine, qu'on peut figurer ainsi dans son mouvement générateur du dénaire :

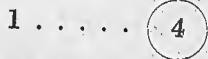


Un, c'est l'Unique, le Principe, Dieu. 0, c'est le Multiple, la Création, la Circonférence, l'Univers fait de matière illusoire, pure apparence. 4, c'est l'Homme.

Or, le nombre 4, se trouvant placé entre l'Unité et le nombre 10, ne paraît-il pas avoir la fonction de faire communiquer l'Unité jusqu'à la circonférence universelle, ou le zéro ? Ou, pour mieux dire, ne paraît-il pas être l'intermède placé entre la Sagesse suprême, représentée par l'unité, et l'Univers, représenté par le zéro ? En voici la figure naturelle :



Mais l'homme a quitté le centre, abandonné le poste et s'est approché de la circonférence matérielle jusqu'à s'y confondre et s'y renfermer ; dès lors il est devenu matériel et ténébreux comme elle, et voici la nouvelle figure que son crime a produite :



La matière forme ainsi écran, obstacle, prison entre l'homme qui devait en être le géôlier et Dieu qui avait nommé l'homme son député.

Si la Vertu divine ne s'était pas donnée elle-même, jamais l'homme n'en aurait pu recouvrer la connaissance ; ainsi il ne lui eût jamais été possible de remonter au point de lumière et de grandeur où les droits de sa nature l'avaient appelé.

Mais la Vertu divine est venue parmi les hommes en rétablissant l'Unité primitive et en remettant toutes les puissances dans leur ordre naturel. Cet ordre est en effet restauré par la pénétration de l'Unité dans le quaternaire de l'homme :



Parce que la Vertu divine, Agent universel, a fait les premiers pas, l'homme peut revenir à l'Unité (2).

De cette Vertu, de cet Agent, le rôle est donc en l'occurrence, ainsi qu'il est normal, un rôle décisif. Ne nous étonnons point cependant des « différentes opinions auxquelles les hommes se sont arrêtés sur l'Agent universel. Quelque idée qu'ils s'en soient formée, il n'est rien

en fait de *vertus*, de *dons* et de *pouvoir*, qu'ils n'aient pu trouver en lui. Les uns ont dit que c'était un Prophète ; d'autres un homme profond dans la connaissance de la Nature et des Agents spirituels ; d'autres un Etre supérieur ; d'autres enfin une Divinité ; tous ont eu raison, tous ont parlé conformément à la vérité et toutes ces variétés ne viennent que des différentes manières dont les hommes se sont placés pour contempler le même objet. Le tort qu'ont eu les premiers, c'est de vouloir rendre exclusif et général le point de vue qui se présentait à eux ; les seconds de ne pas se proportionner à la faiblesse de leurs disciples et de vouloir leur faire admettre, sans le concours de leur Intelligence, les vérités les plus fécondes que l'esprit de l'homme puisse embrasser (3). »

Voilà pourquoi l'Ordre martiniste, qui prône un dogmatisme éclairé, a choisi comme en-tête des papiers, devise de la société, emblème de science, maxime d'action, symbole de vie, ce mot, ce Nom à lire avec « intelligence » :

יהשרה

Par l'Agent universel, Réparateur divin, l'homme est devenu capable d'opérer sa réintégration et de travailler à la réintégration de tous les êtres, « dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines. »

2. Martines de Pasqually - Louis-Claude de Saint-Martin - Jakob Böhme.

Les derniers mots qu'on vient de lire sont tirés du *Traité de la réintégration*, par Martines de Pasqually (1710 ? - 1774). Martines de Pasqually fut en effet le premier maître de Saint-Martin et la fidélité de celui-ci à la doctrine de celui-là ne connut point de relâche et fut presque entière.

Le trop rapide aperçu sur l'origine et la destination de l'homme que Saint-Martin nous a inspiré, expose aussi — et par une relation de cause à effet — la pensée de Martines de Pasqually.

Mais on a compris que le martinisme est autant manière de vivre que manière de penser ; pratique et théorie n'y sont pas dissociées. Niant que l'immatériel en l'homme se puisse réduire à la raison discursive, même assistée de quelque intuition intellectuelle, il invite l'homme à pressentir, puis à discerner, à expérimenter enfin sa composante — qui ne peut être que son essence — divine. « L'âme est le nom de Dieu (4). » Et cette révélation est vocation ; elle entraîne une éthique, une ascèse, une technique spirituelle.

La technique propre à rétablir le contact unifiant de la partie dégradée et du Tout, la technique inséparable d'une éthique et d'une ascèse pour Martines de Pasqually comme pour Saint-Martin, le premier l'a définie et enseignée comme une *théurgie rituelle*.

Martines de Pasqually admet certes qu'entre l'homme et Dieu, une communication immédiate, à la fois cognitive et amoureuse, qu'on pourrait dire « mystique », serait glorieuse et plus conforme à notre vraie nature.

Mais, depuis la chute, constate Martines de Pasqually, la liaison est coupée au niveau supérieur, et lorsque Saint-Martin lui demande s'il faut tant d'ornements, de gestes, de paroles, tant d'intermédiaires et tant d'adjuvants pour prier Dieu, Martines de Pasqually répond (non pas, me semble-t-il, sans une grande nostalgie et quelque amertume) : Il faut bien se contenter de ce qu'on a.

Or, ce qu'on a, selon Martines de Pasqually, c'est le moyen de requérir l'assistance des bons esprits pour lutter contre les esprits pervers, par des *opérations* qui constituent, au-delà de leurs formes partiellement variables, le culte permanent prescrit par Dieu à l'homme. Les prêtres de ce culte ont été désignés, depuis Adam, par des noms divers ; ils ont été groupés en des sociétés aux structures et aux noms divers eux aussi. Leur lignée sans faille s'est perpétuée à partir du XVIII^e siècle et jusqu'à nos jours dans la secte mystérique que fonda Martines de Pasqually et que lui-même intitula : *Ordre des Chevaliers Maçons Elus Coen de l'Univers* (5).

A cet ordre, Saint-Martin a appartenu et l'on peut dire que, toute sa vie durant, Coen il fut et Coen il resta. J'entends Coen d'esprit et de cœur, Coen d'intelligence et de foi — mais non point de méthode. Plus exactement, il ne rejeta pas la méthode coen, mais, très vite, la transposa.

Non seulement, en effet, Saint-Martin ne s'est jamais proposé et n'a jamais proposé aux hommes d'autre but que la réintégration dont Martines de Pasqually lui a précisé la notion, fourni le terme, affiné le goût et excité le désir ; mais, pour Saint-Martin comme pour Martines de Pasqually, la méthode, c'est la théurgie. Saint-Martin fait même une place aux vertus et aux puissances intermédiaires. Mais Saint-Martin estime que le travail avec et sur ces vertus et ces puissances s'accomplit au mieux dans notre intérieur ; opération du cœur en un triple sens : travail de connaissance (l'œil du cœur est l'organe de la science spirituelle) ; travail d'amour (le cœur est l'organe du sentiment) ; travail enfin des forces vitales intérieures liées au sang : imagination, paroles et gestes.

Voilà en quel sens la voie tracée, suivie et signalée par le *Philosophe Inconnu* est dite « interne » (Saint-Martin) et « cardiaque » (Papus).

A interioriser la méthode de Martines de Pasqually, Jakob Böhme ne pouvait qu'encourager Saint-Martin, et le *Philosophus teutonicus*, le cordonnier de Görlitz (1575-1624), l'y encouragea en effet. Böhme fournit notamment à Saint-Martin l'idée extrêmement importante de *Sophia*, ou Sagesse divine. Cette idée permit à Saint-Martin de mettre au point sa doctrine relative au rôle des vertus intermédiaires et au bon usage qu'il sied à l'homme d'en faire. Car, d'une part, la *Sophia* exerce, tant en l'homme que dans le monde et devant Dieu,

des fonctions que Martines de Pasqually (non par ignorance, croyait Saint-Martin, mais pour des raisons pédagogiques) avait attribuées à des classes différentes d'êtres invisibles. D'autre part, des épousailles de l'homme avec *Sophia* naît en chacun le Verbe, dont le lien avec les vertus intermédiaires se trouve ainsi renforcé.

On comprend donc que, pour Saint-Martin, la démarche du théurge, mieux nommé désormais théosophe, conjugue le travail intérieur — *sophiurgie* principalement — avec l'étude de la nature dont le symbolisme dévoile la *Sophia* qui l'anime.

Cette démarche théosophique mène à l'initiation. Et même, en un sens, dès son premier mouvement, elle est initiation. L'enseignement de Saint-Martin, issu des leçons de Martines de Pasqually et de la lecture de Böhme, confirmé et exalté par les réflexions et les expériences du *Philosophe Inconnu*, vise à *initier* l'homme. Pour résumer le sens de la voie qui, selon Saint-Martin, conduit à traiter heureusement notre « grande affaire », écoutons Saint-Martin lui-même nous parler de l'initiation.

Il faut d'abord observer « les premières applications du vrai sens du mot *initier* qui, dans son étymologie latine, veut dire *rapprocher, unir au principe* ; le mot *initium* signifiant aussi bien *principe* que *commencement*. Et dès lors, rien de plus conforme à toutes les vérités exposées précédemment, que l'usage des initiations chez tous les peuples, rien de plus analogue à la situation et à l'espoir de l'homme que la source d'où descendent ces initiations et que l'objet qu'elles ont dû se proposer partout, qui est d'annuler la distance qui se trouve entre la lumière et l'homme, ou de le rapprocher de son *principe* en le rétablissant dans le même éclat où il était *au commencement* (6). »

Tel est le but, nous le savons. Quant au moyen, au moyen de l'initiation, voici :

« La seule initiation que je prêche, écrit Saint-Martin, et que je cherche de toute l'ardeur de mon âme est celle par laquelle nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu et faire entrer le cœur de Dieu en nous, pour y faire un mariage indissoluble, qui nous rend l'ami, le frère et l'épouse de notre divin Réparateur. Il n'y a d'autre moyen pour arriver à cette sainte initiation que de nous enfoncer de plus en plus jusque dans les profondeurs de notre être, et de ne pas lâcher prise, que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine. » (7)

3. L'Ordre martiniste.

Son enseignement initiatique, qui s'insère dans l'admirable tradition de l'illuminisme chrétien, Saint-Martin le dispensa de bouche à oreille, tenant avec ceux et celles qu'il jugeait initiables mainte conférence. Il le dispensa surtout par ses livres qui n'avaient d'autre but, selon son propre vœu, que d'inviter le lecteur à laisser là tous les livres, sans en excepter les siens. L'œuvre écrite de Saint-Martin

demeure la source vive, toujours ouverte à tous quoique tous ne puissent toujours s'y abreuver, où puiser la doctrine du *Philosophe Inconnu*.

Cette doctrine a, pendant le dernier quart du XVIII^e siècle, et presque tout le XIX^e siècle, guidé un nombre d'hommes et de femmes qu'on ne saurait chiffrer, mais qui semble plutôt sous-estimé d'ordinaire — d'hommes et de femmes qui connurent Saint-Martin, soit par Saint-Martin lui-même en son corps de chair, soit par ses livres, soit par le truchement d'un de ses amis, d'un de ses disciples, soit enfin par plusieurs de ces canaux à la fois.

Il parut intuitivement au Dr Gérard Encausse (1865-1916) que, pour préserver le dépôt de la doctrine martiniste — où il avait senti qu'était préservé le trésor de l'illuminisme occidental —, pour en favoriser l'étude, la mise en œuvre et la diffusion; il parut à Papus que la fondation d'un Ordre initiatique serait opportune et efficace. Aussi, de premières initiations individuelles eurent lieu en 1884; peu après, une première loge fut fondée; des cahiers d'instruction virent le jour à partir de 1887 et, en 1891, le premier Suprême Conseil est constitué, qui réunit les principaux occultistes de l'époque. Papus était lui-même Président de ce Suprême Conseil; il prit ensuite le titre « grand maître ».

Papus mourut en 1916. Lui succédèrent, à la grande maîtrise, Charles Détré, dit Téder (1916-1918); Jean Bricaud (1918-1934); Constant Chevillon (1934-1944); Henry-Charles Dupont (1944-1960); Philippe Encausse.

Or, de Papus à Philippe Encausse, son fils, la même conception s'est maintenue de l'Ordre en tant que société: « Ne demandant à ses membres ni cotisations ni droits d'entrée dans l'Ordre, n'exigeant non plus aucun tribut régulier de ses loges au Suprême Conseil, le Martinisme est resté fidèle à son esprit et à ses origines, en faisant de la pauvreté matérielle sa première règle. [...] Par là, il a pu demander à ses membres un travail intellectuel soutenu, créer des écoles, distribuant leurs grades exclusivement à l'examen et ouvrant leurs portes à tous, à condition de justifier d'une richesse intellectuelle ou morale quelconque, et renvoyant ailleurs les oisifs et les pédants, qui pensaient arriver à quelque chose avec de l'argent (8). »

L'Ordre en question — il est utile de le souligner — était l'Ordre martiniste; l'épithète choisie par Papus — qui ne confondait pas le martinisme avec le martinésisme ni d'ailleurs avec le willermozisme et la franc-maçonnerie — l'épithète « martiniste », référant à Louis-Claude de Saint-Martin, signifie que l'Ordre a été placé, selon la volonté de son fondateur et conformément à son instinct spirituel très sûr, sous le patronage et dans la mouvance ésotérique du *Philosophe Inconnu*.

Il est remarquable que la tradition de l'illuminisme chrétien où participe Saint-Martin ait été corroborée, à l'origine et dans l'histoire de l'Ordre martiniste, par l'influence de M. Philippe dont Papus s'honorait de n'être que le « petit fermier ». A M. Philippe, Papus, qui avait été scientifique puis s'était adonné à la magie cérémonielle, dut

rentrer dans la troisième phase — la plus haute certes — de son existence terrestre: la phase mystique au cours de laquelle il fonda l'Ordre martiniste. Et M. Philippe s'intéressa si fort à cette fondation qu'il conseilla Papus même pour plusieurs détails d'ordre administratif et symbolique.

Marc Haven, Sédir, Phaneg, Albert Legrand, que M. Philippe et Papus avaient engagés sur la voie cardiaque, soit directement, soit indirectement, ont, de même que M. Philippe et Papus eux-mêmes, renouvelé la présentation de certains aspects de la doctrine de Saint-Martin; ils ont développé plusieurs points de cette doctrine et leur enseignement a contribué et contribue à l'instruction des membres de l'Ordre martiniste.

L'instruction initiatique, si l'on veut employer le mot propre, cette instruction initiatique, c'est la *gnose*. Saint-Martin dit très bien: « L'Elu universel n'a été chargé, pendant sa manifestation temporelle, que d'apporter cette loi [de la réintégration] aux hommes et de la leur expliquer, mais non pas de l'exécuter sans le concours de leur volonté.

Il lui suffisait donc de leur donner une idée juste de la *Science divine* et de leur apprendre que cette science n'est autre chose que celle des lois employées par la Sagesse suprême, pour procurer aux êtres libres les moyens de rentrer dans sa lumière et dans son unité (9). »

De ces lois, nous avons tout à l'heure, dociles au geste de Saint-Martin, pris une vue panoramique. D'un mot, rappelons que l'homme déchu, celui dont on peut dire avec désolation *Ecce homo*, doit devenir — c'est le premier stade de l'éveil — *l'Homme de désir*; les entreprises de *l'Homme de désir* le transformeront, par une vraie divinisation où plutôt une redéfinition, en *Nouvel homme* dont la mission sera d'assurer, en vue de la réintégration universelle, le *Ministère de l'Homme-Esprit*.

Pour suivre ce progrès, il faut étudier la Nature, sanctuaire de la *Sophia* et, par elle, communiquer avec celle-ci. Il faut pratiquer les techniques qui, après que l'homme a — et s'il n'a pas, qu'importe? — joué de son intelligence discursive, permettent d'obéir à l'injonction martiniste fondamentale: *Faites place à l'Esprit*. Il y a une technique de l'illumination et la voie cardiaque est une voie méthodique. La prière du cœur, dans l'hésychasme, commence par des recettes.

Dans l'accomplissement de ces tâches, qui ressortissent à la grande affaire de l'homme, l'Ordre martiniste a pour fin d'aider ses membres. S'il peut y parvenir, c'est grâce à sa fidélité à la doctrine de Saint-Martin et de tous ceux qui sont, dans l'ascendance et dans la postérité spirituelles de Saint-Martin, ses maîtres passés.

Mais, en fin de compte, seule une facilité de langage autorise à parler de *maîtres* dans l'Ordre martiniste: grands maîtres ou maîtres passés. Louis-Claude de Saint-Martin lui-même n'est pas un maître, au sens fort. Car, en martinisme, il y a des guides très précieux mais il n'y a pas de maîtres; ou plutôt il n'y a qu'un maître et ce n'est pas un homme: « Ne vous faites point appeler Maître. Car vous n'avez qu'un seul Maître; et vous êtes tous frères » (10).

Si les techniques et les recettes sont nécessaires sur la voie initiatique, et donc sur la voie martiniste, il n'existe pourtant aucune technique infaillible, aucune recette totale et d'un effet pour ainsi dire mécanique. La *charitas*, reflet de la grâce, appel de la grâce, la *charitas* — qui est, selon qu'on voudra traduire, amour, amitié, charité — est primordiale : « Quand je parlerais les langues des hommes et celles des anges, si je n'ai pas la *charitas*, je ne suis qu'un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie et quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science ; quand j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la *charitas*, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien » (11).

Or, cet amour inspire le désir de la connaissance et s'augmente par une connaissance accrue.

Cet amour-là allié avec cette connaissance-là, n'est-ce pas la gnose, qui implique la fraternité universelle et l'invention des symboles ? « Malheur à quiconque croira pouvoir connaître Dieu par un autre moyen que par l'amour ! Comment arriver au sein des êtres, si ce n'est par leur analogue (12) ? »

A l'amour, que son amour a suscité, Dieu répond par l'amour. Grâce après grâce, grâce pour grâce.

En termes simples, car il s'agissait de lancer l'hameçon, Papus a excellemment suggéré tout cela et rien d'autre, quand il a qualifié ainsi son Ordre :

« Dérivant directement de l'illuminisme chrétien, le Martinisme devait en adopter les principes. [...] L'Ordre dans son ensemble est surtout une école de chevalerie morale, s'efforçant de développer la spiritualité de ses membres par l'étude du monde invisible et de ses lois, par l'exercice du dévouement et de l'assistance intellectuelle et par la création dans chaque esprit d'une foi d'autant plus solide qu'elle est basée sur l'observation et sur la science (13).

Les Martinistes ne font pas de magie, soit blanche, soit noire. Ils étudient, ils prient et ils pardonnent les injures de leur mieux. [...]

Accusés d'être des diables par les uns, des cléricaux par les autres, et des magiciens noirs ou des aliénés par la galerie, nous resterons simplement des chevaliers fervents du Christ, des ennemis de la violence et de la vengeance, des synarchistes (14) résolus, opposés à toute anarchie d'en haut ou d'en bas, en un mot des Martinistes. » (15)

(1) **Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'Univers**, Paris, Ed. du Griffon d'Or, 1946, pp. 243-248. (Au cours du présent exposé, nous avons plusieurs fois cité le **Tableau naturel de préférence** à d'autres ouvrages de Saint-Martin, parce qu'il est le moins difficile à obtenir en librairie, dans l'une ou l'autre de ses différentes éditions, dont la dernière est évidemment la plus courante.)

(2) Nous avons résumé à l'extrême, voire à l'excès, la démonstration de Saint-Martin. Mais celui-ci, dont le lecteur est invité à méditer le texte, élucide le rôle des vertus intermédiaires symbolisées par les points de nos figures.

(3) **Tableau naturel**, op. cit., pp. 248-249.

(4) **Œuvres posthumes**, Tours, Letourmy, 1807, t. II., p. 407.

(5) L'Ordre des Elus Coens existe et agit toujours, fidèle à sa vocation. Afin de marquer l'identité des fins poursuivies par l'Ordre des Elus Coens et l'Ordre martiniste fondé par Papus (voir ci-après), un accord administratif est intervenu entre les deux Ordres qui a fait du premier le « cercle intérieur » du second. Mais chaque Ordre garde son autonomie et il serait vain de chercher une signification spirituelle aux expressions « cercle intérieur » et « cercle extérieur ».

(6) **Tableau naturel**, op. cit., p. 301.

(7) **Correspondance inédite...**, Paris, Dentu, 1862, pp. 321-322.

(8) Papus, **Martinésisme, willermozisme, martinisme et franc-maçonnerie**. Paris, Chamuel, 1899, pp. 41-42.

(9) **Tableau naturel**, op. cit., p. 289.

(10) **Mt. XXIII**, 8.

(11) **I Cor. XIII**, 1-3.

(12) **Recueil de pensées** (inédit), n° 295.

(13) **Martinésisme, willermozisme...**, op. cit., pp. 46-47.

(14) Prévenons une méprise possible : par « synarchistes » il convient d'entendre ici les élèves de Saint-Yves d'Aleudre, partisans de la forme d'organisation sociale, à la fois théocratique et démocratique, dont l'auteur de la **Mission des Juifs** (1884) a préconisé l'institution ou plutôt la restauration. Mais l'Ordre martiniste n'a rien de commun avec aucune des sociétés secrètes politiques qui se sont qualifiées « synarchistes » et dont la naissance est, du reste, postérieure à la publication du présent texte de Papus (1899).

(15) **Martinésisme, willermozisme...**, op. cit., p. 42, p. 119.

DISCOURS INITIATIQUE POUR UNE RÉCEPTION MARTINISTE AU 3^e DEGRÉ

Tu as été successivement revêtu des trois grades hiérarchiques de notre Ordre ; nous te saluons S.I. et quand tu auras transcrit et médité nos cahiers, tu deviendras Initiateur à ton tour. A tes mains fidèles sera commise une importante mission : la charge t'incombera, mais aussi l'honneur, de former un groupe, dont tu seras devant ta conscience et devant l'humanité Divine, le Père intellectuel et à l'occasion le Tuteur moral.

Pourvu qu'embrasé d'un amour véritable pour les frères humains tu ne cherches jamais à dissoudre les liens de solidarité qui te rattachent étroitement au Règne Hominal considéré dans sa synthèse ; tu es d'une religion suprême et vraiment *universelle*, car c'est elle qui se manifeste et s'impose (multiforme, il est vrai, mais essentiellement identique à elle-même), sous les voiles de tous les cultes exotériques d'Occident comme d'Orient. Psychologue, donne à ce sentiment le nom que tu voudras : Amour, Solidarité, Altruisme, Fraternité, Charité ; Economiste ou Philosophe, appelle-le tendance au Socialisme, si tu veux..., ou Collectivisme ou Communisme... Les mots ne sont rien : Honore-le, Mystique, sous les noms de Mère Divine ou d'Esprit Saint.

Mais qui que tu sois, n'oublie pas que dans toutes les religions réellement vraies et profondes, c'est-à-dire fondées sur l'Esotérisme, la mise en œuvre de ce sentiment est l'enseignement premier, capital, essentiel de cet Esotérisme même.

Poursuite sincère et désintéressée du Vrai, voilà ce que ton Esprit se doit à lui-même ; fraternelle mansuétude à l'égard des autres hommes, c'est là ce que ton cœur doit au prochain. Ces deux devoirs exceptés, notre Ordre ne prétend pas t'en prescrire d'autres, sous un mode impératif du moins. Aucun dogme philosophique ou religieux n'est imposé davantage à ta foi. Quant à la doctrine dont nous avons résumé pour toi les principes essentiels, nous te prions seulement de la méditer à loisir et sans parti pris. C'est par la persuasion seule que la Vérité traditionnelle veut te conquérir à sa cause. Nous ayons ouvert à tes yeux les sceaux du Livre ; mais c'est à toi d'apprendre à épeler d'abord la lettre, puis à pénétrer l'Esprit des mystères que ce livre renferme.

Nous t'avons commencé : le rôle de tes Initiateurs doit se borner là. Si tu parviens de toi-même à l'intelligence des Arcanes, tu mériteras le titre d'adepte ; mais sache bien ceci : c'est en vain que les plus savants maîtres te voudraient révéler les suprêmes formules de la science et du pouvoir magique ; la Vérité Occulte ne saurait se transmettre en un discours : chacun doit l'évoquer, la créer et la développer en soi. Tu es Initiatus : celui que d'autres ont mis sur la voie ; — efforce-toi de devenir Adeptus : celui qui a conquis la Science par lui-même ; en un mot le fils de ses œuvres.

Notre Ordre, je te l'ai dit, borne ses prétentions à l'espoir de féconder les bons terrains, en semant partout la bonne graine : les enseignements des S.I. sont précis, mais élémentaires. Soit que le programme secondaire suffise à ton ambition, soit que ta destinée te pousse un jour au seuil du temple mystérieux où rayonne depuis des siècles le lumineux dépôt de l'Esotérisme Occidental,

écoute les dernières paroles de tes frères inconnus : puissent-elles germer dans ton esprit et fructifier dans ton âme.

Je te proteste que tu peux y trouver le critérium infaillible de l'occultisme et que la Clef de voûte de la synthèse ésotérique est bien là, non pas ailleurs. Mais à quoi sert d'insister, si tu peux comprendre et si tu veux croire ? Dans le cas contraire, à quoi bon insister encore ? Tu es bien libre de prendre ce qui me reste à dire pour une allégorie mystique ou pour une fable littéraire sans portée, ou même pour une audacieuse imposture... Tu es libre, mais Ecoute. Germe ou pourrisse la graine, je vais semer !

En principe, à la racine de l'Etre, est l'Absolu. L'Absolu — que les religions nomment Dieu — ne se peut concevoir, et qui prétend le définir dénature sa notion, en lui assignant des bornes : « Un Dieu défini est un Dieu fini » a dit Eliphas Lévi. Mais de cet insondable Absolu émane éternellement la Dyade androgynique, formée de deux principes indissolublement unis : l'esprit et Vivificateur SOUFRE et l'Ame vivante universelle MERCURE. Le mystère de leur union constitue le Grand Arcane du Verbe. Or, le Verbe c'est l'homme collectif considéré dans sa synthèse divine, avant sa désintégration. C'est l'Adam Céleste avant la Chute, avant que cet Etre Universel ne se soit modalisé, en passant de l'Unité au nombre ; de l'Absolu au Relatif ; de la collectivité à l'Individualisme ; de l'infini à l'Espace et de l'Eternité au Temps.

Sur la chute d'Adam, voici quelques notions de l'enseignement traditionnel : Incités par un mobile intérieur dont nous devons taire ici la nature essentielle, mobile que Moïse appelle NAHASH, et que nous définirons, si tu veux, la soif égoïste de l'existence individuelle, un grand nombre de Verbes fragmentaires, consciences potentielles vaguement éveillées en mode d'émanation dans le sein du Verbe Absolu, se séparèrent de ce Verbe qui les contenait.

Ils se détachèrent — infimes sous-multiples — de l'Unité-mère qui les avait engendrés. Simples rayons de ce soleil occulte, ils dardèrent à l'infini dans les ténèbres leur individualité, qu'ils souhaitaient indépendante de tout principe antérieur, en un mot, autonome. Mais comme le rayon lumineux n'existe que d'une existence relative, par rapport au foyer qui l'a produit, ces verbes également relatifs, dénués du principe autodivin et de lumière propre, s'obscurcirent à mesure qu'ils s'éloignaient du Verbe absolu. Ils tombèrent dans la matière, mensonge de la substance en délire d'objectivité, dans la matière, qui est au Non-Etre ce que l'esprit est à l'Etre : ils descendirent jusqu'à l'existence élémentaire : jusqu'à l'animalité, jusqu'au végétal, jusqu'au minéral... Ainsi naquit la matière qui fut aussitôt élaborée de l'Esprit et l'Univers concret prit une vie ascendante qui remonte de la pierre, âpre à la cristallisation, jusqu'à l'homme susceptible de penser, de prier, d'assentir à l'intelligence et de se dévouer pour son semblable ! Cette répercussion sensible de l'Esprit captif, sublimant les formes progressives de la Matière et de la Vie pour tâcher de sortir de sa prison — la Science contemporaine le conteste et l'étudie sous le nom d'Evolution. L'Evolution, c'est l'universelle Rédemption de l'Esprit. En évoluant, l'Esprit remonte. Mais avant de remonter, l'Esprit était descendu : c'est ce que nous appelons : l'Involution. Comment le sous-multiple verbal s'est-il arrêté à un point donné dans sa chute ? Quelle force lui a permis de rebrousser chemin ? Comment la conscience engourdie de sa divinité collective s'est-elle enfin réveillée en lui sous le nom encore imparfait de la Sociabilité ? — Autant de profonds mystères que nous ne pouvons pas même aborder ici, et dont tu sauras acquérir l'intelligence, si la Providence est avec toi. Je m'arrête. Mais nous t'avons conduit assez loin sur la voie ; te voilà muni d'une boussole occulte qui te permettra sinon de ne jamais t'égarer, du moins de retrouver toujours le droit chemin.

Ces quelques données sont précises sur la « grande affaire » de l'humain destinée, à toi le soin d'en déduire le reste et de donner au problème sa solu-

tion. Mais comprends bien, mon frère, que l'Altruisme est la seule voie qui conduit au but unique et final — je veux dire à la réintégration des sous-multiples dans l'Unité Divine — ; la seule doctrine qui en fournisse le moyen, qui est le déchirement des entraves matérielles, pour l'ascension, à travers les hiérarchies supérieures, vers l'astral central de la réintégration et de la paix.

N'oublie jamais que l'Universel Adam est un Tout homogène, un Etre vivant dont nous sommes les atomes organiques et les cellules constitutives. Nous vivons tous les uns dans les autres, les uns par les autres ; et fussions-nous individuellement sauvés (pour parler le langage chrétien), nous ne cesserions de souffrir et de lutter qu'une fois tous nos frères sauvés comme nous !

L'Egoïsme intelligent conclut donc comme a conclu la science traditionnelle : l'universelle fraternité n'est pas un leurre : c'est une réalité de fait. Qui travaille pour autrui travaille pour soi. Qui tue ou blesse son prochain se blesse ou se tue ; Qui l'outrage, s'insulte soi-même.

Que ces termes mystiques ne t'effarouchent pas ; la haute doctrine n'a rien d'arbitraire : nous sommes les mathématiciens de l'ontologie, les algébristes de la métaphysique.

Souviens-toi, fils de la Terre, que la grande ambition doit être de reconquérir l'Eden zodiacal d'où tu n'aurais jamais dû descendre, et de rentrer enfin dans l'Ineffable Unité, hors de laquelle tu n'es rien, et dans le sein de laquelle tu trouveras après tant de travaux et de tourments cette paix céleste, ce sommeil conscient que les Hindous connaissent sous le nom de Nirvana : la béatitude suprême de l'Omniscience en Dieu.

Stanislas de GUAITA



Histoire d'une grande amitié et d'une correspondance :

KIRCHBERGER ET DIVONNE

par Pierre TETTONI

Les Archives de la Bibliothèque de la Faculté Libre de Théologie Protestante de Lausanne renferment de précieux documents pouvant servir à l'histoire de l'Illuminisme. Dans ces Archives se trouve, notamment, une copie de quatre lettres échangées entre KIRCHBERGER et DIVONNE, documents non seulement inédits, mais particulièrement importants car ils permettent de situer deux personnages par rapport à Louis Claude de SAINT-MARTIN et à d'autres illuminés de l'époque ; ils sont intéressants parce qu'ils sont bien le reflet des idées courantes chez les Illuminés du 18^e siècle. Non seulement ils sont, par bien des côtés, une manifestation du préromantisme, mais ils représentent aussi l'un des moments de la Théosophie traditionnelle (1). Cet article s'appuie essentiellement sur trois sources : la première est la correspondance inédite, déjà citée. La deuxième est la belle monographie de M. Antoine FAIVRE, « *Kirchberger et L'Illuminisme du 18^e siècle* », thèse soutenue à la Sorbonne en mai 1965, et qui est actuellement sous presse aux Editions Nijhoff. La troisième source, enfin, concernant Louis de Divonne, est constituée par un chapitre du livre de M. Eugène SUSINI.

KIRCHBERGER

La vie de Nicolas Antoine KIRCHBERGER, né en 1739 et mort en 1799, est intéressante à plus d'un titre, notamment parce que notre théosophe grandit « dans le climat d'intense fermentation spirituelle et intellectuelle qui préside directement à la Révolution » et parce que son existence même coïncide « avec la phase la plus active de l'Illuminisme » (2).

N'oublions pas que Lavater meurt en 1801, Saint-Martin et Eckartshausen tous deux en 1803. Ses hautes fonctions le mettent en rapport avec les hommes les plus illustres de son temps ; en 1779, Goethe est en Suisse avec le duc Charles-Auguste et Kirchberger écrit à Lavater pour lui dire qu'il a eu avec l'auteur de *Werther* une longue conversation d'une heure et demie ; il fait part au pasteur de son

(1) Il existe d'autres lettres d'illuminés dans cette bibliothèque : une copie de la correspondance échangée entre Saint-Martin et Kirchberger, entre ce dernier et Eckartshausen, des lettres de Kirchberger à Jung-Stilling, etc., ainsi que des documents sur Saint-Georges de Marsais.

(2) Cf. Faivre, op. cit., p. 301. Je me réfère à son manuscrit, la thèse n'étant pas sortie des presses.

admiration pour le jeune homme de Weimar dans trois lettres consécutives (1).

Il connut Wieland dans le cercle choisi du Berne de son époque, et encore J.-J. Rousseau qu'il vit souvent et qu'il soutint lorsque ce dernier fut obligé de se réfugier à Neuchâtel. Rousseau se souviendra dans ses *Confessions* de l'amitié que lui portait Kirchberger, et lorsque le Bernois écrit à Saint-Martin de lire les œuvres posthumes de Rousseau où il est question de lui, Saint-Martin lui répond : « Vous étiez bien jeune, Monsieur, lorsque vous fixiez les regards d'un homme comme moi », vous recueillez aujourd'hui les fruits dont il avait déjà vu le germe en vous. » (2)

S'il connut dans sa jeunesse les deux géants que sont Rousseau et Goethe, il fut aussi en relations avec Isaac Iselin, Lavater, le grand théosophe et auteur de la *Physiognomonie*, Füssli, Daniel Bernouilli, le médecin Albert de Haller, sans oublier l'auteur de *Heimweh*, Jung Stilling, et Eckartshausen, théosophes représentatifs de l'illuminisme en cette fin du 18^e siècle, et frères spirituels de Kirchberger.

Le grand mérite de Kirchberger est d'avoir tenté de donner une interprétation philosophique aux tendances mystico-théosophiques de son époque. Tout, chez lui, se rattache dès le début de sa correspondance avec Saint-Martin à la philosophie de Böhme, et il sait très bien faire la différence entre les illuminés véritables et les charlatans.

Son illuminisme est fondamentalement chrétien sans se lier à aucune Eglise officielle. Il se fait volontiers prophète et porte-parole de l'Eglise Invisible à venir. Il rejette toutes formes dogmatiques et son goût de l'apologétique est une réaction du sentiment contre la doctrine rationaliste des « philosophes ».

Il veut « les richesses de l'ombre » et « les soleils de la nuit » (3). D'autant plus qu'il sait que c'est bien le Dieu des Chrétiens qui est mis en accusation dans ce siècle d'une extraordinaire fermentation spirituelle.

C'est un pédagogue et un homme d'action qui, épousant l'esprit de l'*Aufklärung*, réagit pourtant contre les philosophes qui s'éloignent des dogmes de la religion révélée. Bien que, finalement, son œuvre imprimée se résume seulement à deux opuscules et quelques articles, il confie à St-Martin, en 1794, son désir de faire un ouvrage de philosophie « revêtu de tout le costume de la philosophie moderne » (4). Il voudrait, en effet, éviter aux autres les errances dont il fut victime à ses débuts, faute d'un ouvrage adéquat : « Je voudrais dire à son sujet [le lecteur] qu'à la fin du livre qu'il vient de lire un précis de la doctrine de Böhme ». (Lettre de Kirchberger à Saint-Martin le 8-10-96.)

Comme Divonne, ce grand « Commis voyageur en Illuminisme »

(1) 20 et 27 octobre 1779, 28 septembre 1780. Cf. Faivre, op. cit., p. 98 ss.

(2) Cf. Faivre, op. cit., p. 111.

(3) L'expression est de Paul Hazard, *La pensée européenne au XVIII^e siècle*.

(4) Cf. Faivre, op. cit., chapitre I.

(1), Kirchberger, grâce à son savoir immense (il est aussi parfaitement bilingue, français allemand), son esprit philosophique et sa culture religieuse, joue « un rôle de catalyseur » (2). Les documents qu'il nous laisse expriment bien les différentes tendances illuministes de son temps, d'autant plus que grâce à sa philosophie Boehmiste, allée à une foi très vive et solide, il sait intégrer dans « L'Œuvre » les idées que lui transmettent ses correspondants ; sa recherche de la vérité partira toujours du sentiment d'un Dieu bon, tout amour, qui l'incitera à combattre les philosophes et à prendre rang parmi les apologistes. Parfaitement au courant de la doctrine de ces âmes sèches que sont celles des rationalistes, il les combattra avec vigueur, car c'est avant tout un homme d'action. L'amitié qu'il porte à ses frères spirituels ne l'incite cependant pas à voyager ; il n'a guère quitté la Suisse, il est allé toutefois en Hollande en 1782 et s'il se déplace, c'est par exemple pour aller à Bâle dans le cadre de fonctions militaires qui lui font connaître la famille Sarasin, ce qui nous vaut une belle correspondance entre Kirchberger et Jacob Sarasin, l'ami et protecteur de Cagliostro ; cette correspondance s'échelonne de 1794 à 1797.

Pourtant, il mène une vie extrêmement active ; ses obligations et devoirs, sa grande culture, font que « tout se passe comme s'il intégrait l'Œuvre non à un ensemble de données sensibles, non à une expérience esthétique préalable, mais à des systèmes, à des raisonnements pré-établis, qui prennent chez lui valeur de dogme » (3).

C'est l'époque où, venant de connaître St-Martin, sa pensée devient Boehmiste, toute centrée autour du Christ ; pour lui, la « Sophia » peut se manifester à nous. Sa Christologie est celle de Boehme, mais jamais il ne dissocie la personne du Christ, désormais l'essentiel, de l'idée de « cause active et intelligente », Verbe ou Logos, qui reste un principe dont l'homme peut se rapprocher par la volonté et la pureté du cœur (4).

Sa croyance, en effet, « se rattache au Christ de gloire et de résurrection beaucoup plus qu'à celui de la passion et de la crucifixion (4) et, en ce sens, sa conception est plus orientale qu'occidentale ; il démêle fort bien l'essentiel de la doctrine du philosophe teutonique et retrouve l'intuition fondamentale de l'occultisme... On pourrait dire à son sujet ce qu'il écrivait de Boehme : « Personne n'a mieux pensé que tout ce qui est en bas est comme tout ce qui est en haut » (5).

Il n'est pas un Créateur de Chef-d'Œuvre éternel ou un philosophe comme St-Martin, mais c'est un vrai théosophe, car, grâce aux documents qu'il nous a laissés, nous pouvons connaître ce que fut la grande période de l'illuminisme au 18^e siècle, à laquelle il a participé pleinement. Si, sur beaucoup de points, il se rapproche du Catholicisme et du Protestantisme, il s'en sépare par des nuances très importantes, et

(1) A. Viatte, *Les sources occultes du romantisme*, Paris Champion, 1928, T.I., p. 144.

(2) Faivre, op. cit., p. 315.

(3) Ibid., p. 305.

(4) Ibid., p. 310.

(5) Ibid., p. 311.

comme tous les Illuminés, il attache une grande importance aux « esprits intermédiaires », aux noms divins, à la hiérarchie céleste, à la loi des correspondances ; s'il croit à l'idée de chute, c'est surtout à la Réintégration qu'il s'intéresse et aux pouvoirs de l'homme.

Sa correspondance avec St-Martin, son Maître, débute en 1792, et c'est St-Martin qui fait apprécier au Bernois le philosophe teutonique que Kirchberger traitait de « fanatique » vingt ans auparavant.

En 1792, à l'époque où débutent leurs relations épistolaires, St-Martin est déjà célèbre. Il a écrit *Des Erreurs et de la Vérité, L'Homme de Désir, son Tableau Naturel*, et une admirable parenté spirituelle s'établira dès lors entre les deux hommes. Aussi, le Philosophe Inconnu n'aura-t-il aucun mal à faire du grand patricien bernois un parfait théosophe, de plus en plus désintéressé des voies extérieures, qui finira par se consacrer entièrement à la seule voie intérieure.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que, malgré le grand désir qu'ils en avaient, les deux théosophes ne se sont jamais rencontrés. Kirchberger aurait pourtant voulu que le Français lui transmitt directement l'initiation véritable. « Croyez-vous, mon cher frère, que la connaissance de certaines vérités, qui depuis l'origine des temps a toujours subsisté parmi quelques hommes, se soit transmise de l'un à l'autre par lettre ? » (Lettre de Kirchberger à St-Martin, le 23-5-97).

Ce n'est qu'avec beaucoup de mal et de patience que St-Martin finira par faire comprendre à son ami que les pratiques théurgiques ne sont que des « clartés », et que la seule initiation valable est « celle par laquelle nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu, et faire entrer le cœur de Dieu en nous » (1). La reconnaissance pour l'enseignement de St-Martin est tellement grande chez le Bernois qu'il donnera à St-Martin « rendez-vous tous les soirs à 8 heures » (K. à S.-M. 14-6-98) car, comme le Christ, « Si deux sont réunis en mon nom, ils sont avec mon père » (K. à S.-M. 19-7-98) (2).

DIVONNE

Louis Marie François de la Forest, comte de Divonne, est né à Divonne, dans l'Ain, le 10 juin 1765. Il a donc le même âge que Baader, mais vingt-deux ans de moins que St-Martin (né en 1743) et vingt-six ans de moins que Kirchberger. Il est par conséquent tout jeune par rapport aux deux théosophes.

On le trouve en 1792, à vingt-sept ans, aide-major général de l'Armée de Condé, après que le château de Divonne ait été saisi par la Révolution ; sa famille, semble-t-il, s'établit à Lausanne (3). Il n'a pour

(1) Ibid., p. 172.

(2) Ibid., p. 174. Robert Amadou a publié dans *L'Initiation* la correspondance entre Saint-Martin et Effinger, gendre de Kirchberger et qui resta en relations avec le Philosophe Inconnu après la mort de son beau-père.

(3) Eugène Susini, *Commentaire aux lettres inédites de Franz von Baader*, T. II, p. 198 à 202.

ainsi dire pas écrit, mais il a été en contact avec tous les Illuminés de son époque, et Kirchberger parlera de lui, comme d'un homme « ayant parcouru toutes les initiations », qui a eu « l'expérience des communications extérieures immédiates » (1).

Dès 1789, les « Illuminés d'Avignon » reçoivent le comte de Divonne qui « sollicite l'initiation swedenborgienne » (2), et l'année suivante il entre en relation avec l'illuminé suédois Reuterholm (3). Il n'a publié qu'un seul ouvrage qui, en grande partie, est une traduction du traité de William Law dont il est question dans la correspondance Kirchberger - St-Martin.

Sa publication, en 1805, *La Voix de la science divine*, est précédé de *La Voix qui crie dans le désert*, de Lodoïck, pseudonyme de Divonne, qui reconnaît bien volontiers avoir pris beaucoup de liberté avec le texte (4).

Son œuvre littéraire se résume donc à ces deux parutions et, quant à sa correspondance personnelle, elle est malheureusement perdue. Antoine Faivre (5) donne le texte d'une lettre manuscrite envoyée à Robert Amadou, sur la demande de celui-ci, par M. Dominique, comte de la Forêt-Divonne, dans laquelle on peut lire : « Les papiers de mon grand-père et sa correspondance jusqu'en 1816 ont été brûlés » ; il ajoute que différents portefeuilles contenaient des lettres de William Law et de Mme de Krudener, ainsi que de Dutoit-Membrini, dont Divonne, qui l'assista à sa mort, fut l'exécuteur testamentaire.

Tout ce que nous savons de lui entre 1792 et 1797, nous le devons à la correspondance St-Martin - Kirchberger (6), et c'est toujours St-Martin qui, en 1793, envoie Divonne à Kirchberger ; les deux hommes se ressemblent, et l'on peut comparer Divonne au Philosophe Inconnu, puisque, comme lui, il connaît vite « une voix plus précieuse encore, qui lui a été indiquée par l'amour émanant de notre être le plus intime », ce qui lui fera écrire : « j'ai renoncé à toute la boutique » (7). Aussi, quand le Philosophe Inconnu conseille Divonne de rencontrer Kirchberger, c'est un « cadeau » qu'il veut faire au Bernois (lettre de St-Martin à Kirchberger 13-2-93), cadeau précieux et apprécié puisque Kirchberger, ne sachant comment louer Divonne et remercier St-Martin, écrit à celui-ci en utilisant une comparaison théosophique : « Depuis lui (Divonne) jusqu'aux émigrés ordinaires, il y a autant de distance qu'il y en a de 4 à 9 » (Kirchberger à St-Martin 29-3-93). C'est, de surcroît, « un des hommes les plus intéressants que j'aie jamais rencontrés » (Kirchberger à St-Martin le 15-3-93) (8).

(1) Faivre, op. cit., chapitre II.

(2) Viatte, op. cit., p. 100.

(3) Envoyé par le Grand Duc de Sudermanie pour se renseigner sur les théories des nouveaux mystiques, il adhère à l'École d'Avignon en même temps que Divonne sollicite l'initiation swedenborgienne. Il fait le tour de l'Europe mystique et correspond avec de nombreux Illuminés célèbres (Lavater, Saint-Martin, etc.).

(4) Susini, T. II, p. 204 s.

(5) Faivre, op. cit., p. 316 s.

(6) Susini, op. cit., T. II, p. 200.

(7) Faivre, op. cit., p. 159.

(8) Ibid., p. 160.

Mais les relations épistolaires entre St-Martin et son jeune protégé sont, hélas, courtes. Divonne, émigré, est en 1793 le protégé de la comtesse Rasoumowski, et c'est par son truchement que St-Martin lui écrit. Ensuite, c'est par l'intermédiaire de Kirchberger que se continueront les relations St-Martin - Divonne (1).

En 1794, Divonne quitte la Suisse après avoir été initié à Boehme par Kirchberger, et il se rend à Londres (lettre Kirchberger à Saint-Martin, 27-1-95).

En Angleterre, il fréquente les Swedenborgiens, et s'il constate que Boehme n'est pas tellement connu, il fait la connaissance de William Law, dont il entretient Kirchberger, qui écrit à St-Martin le 3-3-1795 : « Notre ami D.(ivonne) est fort content de ses ouvrages, il trouve que c'est du lait de B.(oehme) exprimé et rendu potable pour tout le monde (2). »

En 1796, Divonne est de nouveau de retour en Suisse où il voit Kirchberger qui en avertit St-Martin par une lettre du 27-7-96, et qui lui signale l'intention qu'a Divonne de traduire Law en français. Mais dès le 27-8-1796, Kirchberger écrit que « la vie ambulante » que ce jeune mystique mène avec un Anglais à travers la Suisse l'empêche de travailler (3).

Pourtant, à cette date, Divonne est reparti en Angleterre et Kirchberger peut écrire qu'il « a fait de très bonnes connaissances à L. (ondres), entre autres d'un homme qui connaît Law à fond et dont il m'a communiqué quelques extraits de cet excellent auteur » (Kirchberger à St-Martin, le 27-1-97). En même temps, il lui adresse une lettre de Divonne (4).

La correspondance St-Martin - Kirchberger s'arrête au 7-11-1797, si bien que nous savons peu de choses de Divonne dans les années suivantes. Mais il a continué à mener une existence d'émigré errant, il serait allé même jusqu'en Russie, ce qu'affirme Dominique de la Forêt-Divonne dans la lettre à Robert Amadou citée par Antoine Faivre (5), Mme Swetchine l'écrit aussi, le comte Falloux l'affirme : « Le comte La Forêt de Divonne, Maréchal de camp et Pair de France sous la Restauration, avait émigré en Russie (6). »

Il fut, d'ailleurs, un grand ami de Mme Swetchine et servit de catalyseur, tout comme son ami Kirchberger ; il connut Mme de Staël, Dutoit-Membrini (le chef des Quiétistes Vaudois) et, bien entendu, Julie de Krudener, future prêtresse d'Alexandre I^{er}, le Tsar mystique de la Sainte-Alliance. Il connut Baader, avec lequel il fut en relations. Bien que la correspondance soit perdue, Eugène Susini parle dans ses *Lettres inédites de Franz Von Baader* (7) d'un brouillon de lettre daté du 20-1-1811 et destiné à Divonne. Malheureusement, à part

(1) Susini, op. cit., T. II, p. 200.

(2) Ibid., p. 201.

(3) Ibid., p. 202.

(4) Ibid., p. 202.

(5) Faivre, op. cit., p. 316.

(6) Lettres de Mme Swetchine, cf. Susini, op. cit., p. 207, note.

(7) Susini, op. cit., T. I, p. 83.

ce brouillon de lettre retrouvé par M. Eugène Susini à la Staatsbibliothek de Munich et qui fait apparaître Divonne dans l'œuvre de Baader, nous n'avons aucun détail sur leurs relations si ce n'est que Divonne est, d'après M. Susini, cité dans des lettres de Baader à Schubert le 22-4-1810, à Passavant le 27-5-1821, à Oberkampf le 21-1-1825, à Von Hüttner le 27-5-1821.

Divonne, « ce bon jeune homme », nous donne encore, dans sa correspondance avec Reuterholm dans une lettre du 11-2-1790 (1), un bel exemple de Christianisme intérieur profondément vécu.

Première lettre (à quelques détails près, je respecte l'orthographe originale).

« A M. KIRCHBERGUER A BERNE

Dites mon cher frère, pourquoi vous vous obstinez ainsi à garder le silence ? je ne veux pas dire combien il y a de tems que je suis privé de vos nouvelles ; j'observerai seulement que ma dernière lettre étoit datée du 5 7 bre 97 et que je n'ai pas reçu encore une ligne de vous en réponse. Cest par cette lettre que je vous ai envoyé la note des livres que je vous ai expédié, vous priant de me mander sils vous étoient parvenus, afin que dans le cas ou ils ne le seroient pas nous fassions chacun de notre côté des recherches pour découvrir ou ils sont arrêtés : je suis dans la même incertitude ou jetois alors, et il n'y a que vous qui puissiez men tirer. Au reste, n'allez pas vous imaginer que je sois bien en colère, non, tout en ayant l'air de vous trouver coupable mon amitié vous excuse et na d'autre anxiété que celle d'avoir de vos nouvelles et me rassurer, si c'est la volonté de Dieu, sur votre situation politique, car vous pouvez facilement imaginer que j'ai pris et prendrai toujours une part sensible au sort de votre pays ; et que les malheurs dont il est menacé, depuis quelques tems, ont affligé mon cœur. J'ai de plus une incertitude particulière, et s'il étoit en votre pouvoir de m'en tirer, vous me rendriez Service : il y a plus de 2 mois que je n'ai eu aucune nouvelles de ma famille, qui comme vous le savez étoit établie à Lausanne ; si vous pouvez découvrir ou ils sont et ce qu'ils font, je vous en prie mandez le moi ; car vous comprenez que dans les circonstances presentes, je n'ose pas leur écrire à Lausanne.

Mon cher frère, il est difficile de ne pas voir que les tems sont gros, que les signes annoncent chaque jour de plus en plus la proximité du terme, et que *quelque chose* va pousser. Heureux celui qui s'étant retourné du côté de l'esprit, attend des fruits spirituels et non temporels et qui prépare un vase propre a les recevoir dans la saison de leur maturité, car il s'en nourrira et ces fruits ayant la vie dans eux, ils la lui communiqueront abondamment.

Dites moi, mon cher frère si vous avez des nouvelles de notre ami St Martin ; pour moi, il y a un siècle que je n'en ai eu : je crains que

(1) Viatte, op. cit., T. I, p. 101.

les circonstances de votre pays n'ait interrompu votre correspondance quoiqu'il en soit ; dites moi ce que vous savez de lui, et si vous lui écrivez, dites lui que je l'aime tendrement. Donnez moi je vous prie, mon cher frère, des nouvelles de votre pays, de la situation présente de vos craintes et de vos espérances, car vous savez que je regarde la Suisse et surtout le Canton de Berne comme ma patrie : parlez moi de vous et de votre famille au souvenir de laquelle je vous prie de me rappeler.

Adieu, c'est en celui qui nous a éternellement aimé en son divin fils, et au nom de celui qui a donné sa vie pour nous que je vous embrasse et vous serre de tout mon cœur priant mon Dieu d'être incessamment par son esprit avec vous ; et de nous accorder à vous et à moi, la grace de marcher d'un pas ferme et constant vers la cité de Dieu notre éternelle patrie.

L.D.

LE 15 MARS 1798 LONDON OXFORD STREET
N° 243. »

Deuxième lettre

« LE 5^m JUIN 98. A Mr LOUIS DIVONNE

Je ne sais mon cher ami si cette lettre sera plus heureuse que les précédentes car je me suis aperçu depuis longtems quelle ne vous parvenoit pas, et par la nôtre correspondance qui n'avoit cependant d'autre motif que l'amitié et les soins pour notre état après cette vie a été interrompue, sans doute que les personnes qui les ont retenus ont cru qu'on ne pouvoit parler dans ces lettres que de politique, ils ont aparament ignoré ce que notre Divin maitre a dit dans le tems, mon royaume n'est pas de ce monde, ils ont ignoré que les soins pour une existence éternelle étoient bien plus importants que ceux qui ne regardent qu'une vie longue de 6 ou 7 pouces. Les livres que vous m'avez adressé, ne me soient pas parvenus et je les regrette. Veuillez par le canal d'un banquier tracer sur moi le montant de ce qu'ils vous ont coûté.

Graces soit rendues a la Divine providence, elle ma accordé la tranquillité et la santé au milieu de l'orage, du côté temporel j'ai beaucoup perdu, mais notre puissant maitre qui est tout amour m'a aidé à porter la Croix ; et par la elle est devenue douce et legere. J'ai beaucoup gagné aussi du côté du tems, j'en ai plus à ma disposition qu'auparavant, je l'emploie presque en entier a l'étude et a la pratique de la doctrine de notre ami Böhme, je trouve tous les jours d'avantage que ces écrits sont un trésort inappréciable.

Votre famille surement n'est plus à L., j'ai tout lieu de croire quelle se trouve dans une situation tranquille. Touchant l'appréciation des tems veuillez lire le 30^e chapitre de l'explication de la genese de notre ami B. au N° 44 vous trouverez l'hieroglyphe d'une triple Croix terminé

par tout par des L. Romains, comple les angles dans toute la figure de l'explication de la fin du N° 44. Il n'y a pas bien longtems que j'ai eu des nouvelles de notre ami St Martin. Il s'occupe a traduire B. en françois. j'ai commencé une traduction de la doctrine de B. *sous les auspices de St M.* mais je m'occupe d'un précis lettres de B, il a désiré lui même que l'on enfit une voyez la 10^{me} Epître N° 46.

Quand viendra le tems mon cher ami ou nous pourrons de concert nous livrer a nos travaux littéraires en attendant donnez moi toujours de vos nouvelles, vos lettres me parviennent. Je prie nôtre divin maitre, de vous pénétrer de son amour et de la parfaite confiance en lui. »

Troisième lettre

« LONDRES LE 30 JUIN 1798

Votre lettre ma causé une grande joie, mon cher ami ; et je rends grace a Dieu de ce qu'au milieu de tous les evenemens qui vous ont agité ; il a permis que vous soyez rendu a un état de paix et de loisir, qui vous mette dans le cas de vous livrer tout entier et sans distraction à la grande vocation à laquelle vous avez été appelé ; puisse celui par qui seul nous pouvons nous soulever du tombeau dans lequel nous sommes reellement engloutis, par qui seul nous pouvons nous tenir de bout et commencer a marcher ; par qui seul, enfin, nous pouvons commencer notre *œuvre* et la terminer heureusement puisse, dis-je, ce divin maître ce fils bien aimé de Dieu le premier ressuscité d'entre les morts être constamment avec vous et devenir, enfin dans vous la volonté et l'acte. j'ai du regret que les livres que je vous avois adressé ne vous soyent pas parvenus, car il y en avois plusieurs qui sont très difficile à ce procurer, comme plusieurs ouvrages de W. Law, et les traités de J. B. qui ne se trouvent point dans la grande édition qu'a notre ami St-Martin tels que les 6 grands et 6 petits points, les 177 questions théosophiques le mistere celeste et terrestre, la vision divine, les lettres, les apologies et plusieurs autres. Cependant, il ne faut pas encore desesperer de les découvrir quelque part, je vous engage a faire des démarches de votre côté ; tandis que j'en ferai du mien. La caisse est marquée ainsi KL Berne. Vous devriez la réclamer a la douane à Berne, et si elle n'est pas arrivée, prier le Directeur, ou tel autre, d'écrire et faire écrire de Bureau en Bureau jusqu'à HAMBOURG, pour qu'on fasse des recherches à ce sujet. Je suis bien aise que notre ami s'occupe a traduire J. B. ce sera un grand présent qu'il fera par la grâce de Dieu aux françois ; mais je ne regarde pas l'entreprise comme aisée ; quoique je regarde la votre d'extraire J. B. encore plus difficile, et je dirai presque impossible. Il y en a un, fait en Anglois par un homme qui parroit avoir été fort loin ; et cependant je préfere encore à cet extrait le plus petit des traites de J. B. tel qu'il l'a écrit : ha ! mon cher frère, que c'est une chose difficile d'extraire l'esprit. Mais il m'est venu une idée que je veux vous communiquer ; pourquoi n'entreprendriez vous pas plutôt la traduction des ouvrages du Docteur

Portege : ce seroit là vraiment une occupation de la plus grande importance et pour mon compte, je vous en aurois la plus sincère obligation, Je ne sais pas si vous l'avez jamais lu, mais si j'en juge parce que l'on m'en a dit, et par deux petits traités qui sont en Anglois, c'est probablement le plus grand théosophe connu et celui qui a été le plus loin, sans faire tort à J. B. C'est une chose extraordinaire qu'étant Anglois, des ouvrages n'aient été imprimés qu'en allemand à l'exception de deux petits traités dont je vous ai parlé. [...]

Ces deux traités étant en Anglois et étant les plus difficiles par la hauteur de leur sujet si j'étois vous, je commencerois la traduction par ceux qui les suivent. Je ne doute pas que ce travail ne vous intéresse infiniment, tout en vous avançant vers notre but, et je suis assuré que vous feriez un grand plaisir à St-Martin. Si vous n'aviez pas les œuvres de Portege adressez vous de ma part à Daniel Petillet chez Mlle Shumpt à Lausanne; et je suis sur qu'il vous les procurera. D'après le calcul que vous m'avez indiqué relativement à la triple Croix de J. B. nous serions bien près de voir le sisième jour se terminer, et par conséquent d'entrer dans le septième qui est le jour de Dieu. Je suis bien convaincu pour ma part que nous en sommes à peu près à cet époque, quoique je ne sois pas bien sur que J.B. ait entendu la triple Croix et l'ai calculé de cette manière; au surplus les ouvrages sont tout plein de passage qui annoncent les tems où nous sommes; et ceux qui d'oivent les suivre. Comme j'ai une occasion sur de vous faire parvenir cette lettre j'en joindrai une pour St-Martin que je vous prierois de lui adresser et envoyer. Rappelez moi au souvenir de toute votre famille, je lui souhaite paix, bonheur et bénédiction. Ce sera pour moi une grande joie lorsque la providence me permettra de me rapprocher de vous, en attendant travaillons sans relache à notre œuvre, combattons avec courage, jusqu'à ce qu'enfin nous remportions la palme de la victoire qui nous est assurée en celui, dont la vie en nous, est notre salut éternel je vous embrasse et vous aime en celui qui est tout amour et tout charité. »

Quatrième lettre

« a Mr Louis Divonne
Oxford Street N° 243
Londres.

Le 8me 7 bre 1798.

Jeus un grand plaisir mon cher ami en apprenant par votre lettre du 30^{me} Juin que je reçu le 16^{me} Aoust que la mienne étoit arrivée à bon port. Prions sans cesse mon digne ami que le grand mystère qui a été caché dans tous les siècles et dans tous les tems, et qui maintenant est manifesté aux Saints, puisse aussi se développer, *quod est christus in vobis spes glorie.*

C'est notre ami B. et deux de ses disciples qui ensuivant ses traces et ses conseils, sont devenus des adeptes eux mêmes qui nous enseignent d'une manière bien fidèle et bien fraternelle comment nous pouvons

parvenir à trésort. Les deux disciples sont Gichtel et Uberfeld, nous avons des lettres Théosophiques de l'un et de l'autre. S'il étoit possible d'avoir des doutes sur la beauté et la bonté du système de J. B. on n'auroit qu'à lire ces deux derniers auteurs, qui n'étoient pas contemporains de J.B., mais qui en pratiquant sa doctrine sont parvenus au sommet de l'œuvre à la vue phisique, aux directions et aux noces de sophie, ils auroient pu dire comme l'artiste qui changeoit publiquement le plomb en or. *Solve mihi hunc syllogisimum.* Nous connoissons Portege, j'en ai fait parvenir il y a passé 4 ans un vol à St.M. il l'a goûté, mais après mure réflexion nous avons pris le parti de nous tenir à J.B. Portege peut avoir eu des vues théoriques profondes, mais qui sont trop éloignés de nous; quand aux travaux pour parvenir au grand but, ils ne sont pas détaillés comme dans B. qui du reste a assez de profondeur pour nous occuper toute notre vie. Au surplus P. n'a de nôtre scu fait aucun disciple qui eut pu être comparé à Gichtel ou Uberfeld car Jeanne Léade son amie intime, n'a jamais d'après des Juges compétants, poussé son œuvre au delà de la région astrale. aussi les livres de J. Leade n'ont jamais fait sur moi une impression agréable et profonde telle que les ouvrages de notre ami B. et en apprenant par Gichtel que Sophie ne les avoient jamais goûtés je fus confirmé dans ma première impression d'une manière satisfaisante. Vous trouvez des difficultés mon cher ami dans le travail que je projette sur B. moi aussi j'en trouve mais je n'en suis pas découragé, ce n'est pas que je me fie à mes forces il s'en faut de beaucoup mais celui pour qui je travaille saura parfaitement bien jusqu'où je dois et je puis aller, et quelque imparfait que soit mon travail, il aura dumoins l'utilité d'engager quelqu'un d'autre d'en faire un meilleur car j'envisage un livre bienfait dans ce genre comme très important. Du reste ce n'est pas un extrait que je me propose de faire; car si l'on entreprenoit d'extraire chaque traité de B. en gardant ce que l'on croiroit essentiel et en omettant le reste, on risqueroit de faire un ouvrage non seulement inutile mais encore nuisible si j'entreprendois un semblable travail je ne serois pas avancé de la largeur d'un cheveux vers le but que je me propose. Il est grand tems mon cher ami que les âmes qui cherchent la vérité soient soulagés dans leur travaux, il est tems de leur faire conoitre des alimens sains; toutes les vérités essentielles pour nôtre salut se trouvent à la vérité dans le vieux et le nouveau testament, mais les Saintes écritures, sont des livres fermés pour la plus part des lecteurs, parce que plusieurs vérités s'y trouvent sans que le lecteur s'en doute, ou sans qu'il les compréne ou sans qu'il en connoisse l'importance — autrefois l'on avoit les serviteurs de Dieu, qui enseignoient, qui prêchoient l'évangile qui expliquoient les écritures mais aresent ou sont ceux qui les saisissent au vrai et qui eux mêmes soient pénétré de l'esprit qui a dicté le texte. le nombre en a bien diminué depuis 18 siècles, et l'on peut dire que les iniquités de toutes les Eglises en ont chassé l'esprit, cet esprit s'est réfugié chez un petit nombre d'hommes qui sous sa dictée ont écrit leurs ouvrages tel que J.B. et quelques autres avant et après lui, ouvrages qui sont les plus beaux commentaires de l'écriture sainte, et je regarde les écrits de J.B. comme un des grands bienfaits que la providence ai accordé aux hommes. il entroit dans le plan de cette divine providence que ces écrits ne fussent conuts que petit à petit pour

ne pas être foulets aux pieds par les animaux imondes. mais dans l'époque actuelle il ni a point de tems à perdre ; les misteres du Royaume de Dieu doivent y trouver leur accomplissements il faut les connoître pour pouvoir mettre de l'huile dans ses lampes afin de n'être pas pris a l'improviste et pour pouvoir aller a la rencontre de la manifestation de notre Seigneur. la prostituée de Babel tombera et tous les adherens de l'erreur avec elle.

Ainsi travaillons a faire connoître des ouvrages comme ceux de J.B. epargnons au lecteur 5 ou 6 années de travail, mettons la nomenclature de B. au clair, tel qu'il la expliqué lui même, ces explications sont parsemées dans 28 traités, ne craignons pas la peine de les rassembler. les propositions les plus sublimes et les plus utiles sont aussi dispersées dans 28 ou 30 traités, ne craignons pas la peine de les rassembler ces belles et grandes vérités et de les mettre à leur place, pour que l'une serve d'apui et d'introduction a l'autre. afin que ceux qui desirent de voir Sophie en eux même, sachent qu'il faut premierement lui batir un temple pour la recevoir, que ce temple n'est pas si aisé a construire et qu'il exige des matériaux, indiquons leur ou ses matériaux se trouvent et comment on les acquiert. Convainquons les que ce temple n'est pas seulement une figure une image poetique, mais une Substance Corporelle, une réalité. apprenons leurs aussi qu'avant que de batir le temple il faut netoyer la place, avertissons les que l'homme a des ennemis qui s'oppose a l'elevation du temple. des ennemis subtils et très dangereux contre lesquels il faut leur apprendre comment il faut se défendre, il faut surtout inculquer au lecteur la grande vérité bien consolante qu'auqun de ses travaux pour Sophie ne seront perdus, quand même il n'atteindroit pas le but suprême de cette vie — Ses desirs et ses espérances étant tournées entierement vers elle et l'ame ayant pris l'habitude de fixer la volonté sur ce point essentiel nous conservons cette volonté même après la mort, parce que l'ame après s'être séparée de son corps ne prend pas d'autre volonté que celles qui l'ont occupé pendant la vie — et dans le moment de la séparation ses desirs seront satisfait parce que tous les obstacles tombent. et je vous avoue que je ne connois aucun traité de J.B. ou tout l'œuvre soit entièrement détaillé et ou tous les dangers et toutes les erreurs soyent indiquées, car a mesure que les connoissances de B se perfectionnoient il faisait un nouveau traité. Vous me parlez de quelqu'un qui a fait un extrait de B. Vous n'êtes pas content de cet extrait. au nom de Sophie qui mérite d'avoir des adorateurs dans tous les pays ; encouragé cet auteur de faire non un extrait mais un précis de la doctrine de B. pour faire conoitre a ses compatriotes la chause des idées qui conduisent à Sophie, aidez le de vos conseils et de votre plume, mais le tems est court n'en perdons pas.

A l'occasion de l'Hieroglyphe de B.M. Mag caps 30 ; il est arrivé une aventure. Après avoir découvert mon chiffre, j'ai écrit a un ami de Munich qui est très versé dans le calcul Pythagorique des nombres de la nature ; je l'ai encouragé de déchiffrer l'Hieroglyphe sans lui dire ce que j'avois trouvé ni comment je m'y étoit pris ; au bout de quelque tems il m'envoie 5 ou 6 pages des calculs très intéressants, A le résultat fut présisément le même chiffre que j'avoit trouvé, d'une maniere différente. A l'appui de mon chiffre vient encore le nombre 666, de l'Apc :

si l'on additionne ces B., Six ont obtient 18, qui indique l'influence de l'intérieur sur l'extérieur, veut on savoir quand ce tems après le calcul astronomique depuis la naissance de J.C. arrivera on ajoute autant de symboles de la temporalité ou Zéro que l'on a de chiffres. et l'on obtient 1800 c'est que mon ami de Munich a trouvé dans l'Hieroglyphe. »

Lettre I

DIVONNE A KIRCHBERGER LE 15-3-1798

Cette lettre, à ses débuts, fait allusion à une correspondance déjà préexistante: Robert Amadou, qui a fait une enquête très sérieuse sur Divonne, démontre que toute cette correspondance et probablement celle qui se poursuivit entre St-Martin et Effinger après la mort de Kirchberger, son beau-père, a été vendue à la fin du 19^e siècle par le comte d'O., qui les tenait depuis 1862 des héritiers de M. Léon Chauvin, qui les tenait lui-même de Gilbert, l'ami de St-Martin (1).

A la date du 15-3-1798, Divonne, parti en Angleterre depuis 1796 pour y arriver dans le courant du mois de novembre de la même année, a commencé à s'intéresser aux disciples anglais du cordonnier de Görlitz et communique avec St-Martin par la Suisse, et Kirchberger, car il est plus aisé à l'époque d'envoyer des lettres en Angleterre de Suisse que de France. Mais la situation en Europe étant mauvaise, il vaut mieux que le Comte, émigré, reste à Londres ; dès le 26-12 (Kirchberger à St-Martin), le Bernois se plaint que les lettres se perdent et qu'il soit sans nouvelles de Divonne à Londres. Dans une lettre à St-Martin, Kirchberger, le 28-4-98, se désolé encore d'être dans l'expectative au sujet de Divonne, et St-Martin, le 4-11-98, redemande à Kirchberger, de la part de Mme de Bocklin, s'il a enfin connaissance de ce que devient Divonne.

On sait que, dès son arrivée en Angleterre, Divonne s'est intéressé aux disciples anglais de Jacob Böhme, et dans l'envoi dont il nous parle, il s'agit de livres de William Law et de Jacob Böhme.

Si Divonne prend « une part sensible » aux malheurs de la Suisse, c'est d'abord en raison de la guerre franco-suisse qui lui fait craindre pour Kirchberger, et ensuite parce que la Suisse, terre de refuge des émigrés, est en outre, et en particulier Berne, le foyer le plus important en Europe du quietisme guyonien.

On retrouve dans le second paragraphe une des préoccupations les plus importantes des illuminés de l'époque, qui pensent que le moment approche où Jésus va se manifester. Par ces préoccupations eschatologiques et millénaristes ils sont bien les disciples de Böhme, qui ne pouvait fixer de date, mais prévoyait aussi le retour du Christ et disait tout comme eux qu'il fallait se tenir prêt.

Divonne demande des nouvelles de St-Martin qui ne peut, pour la même raison que Kirchberger, en donner à Divonne. C'est pourquoi St-Martin, dans une lettre du 4-11-98, demandera lui aussi des nouvelles de Divonne.

(1) Cf. Faivre, op. cit., p. 316 s.

Lettre II

KIRCHBERGER A DIVONNE, le 5-6-1798

Kirchberger fait allusion aux « personnes qui les ont retenues » (ces lettres) ; il s'agit naturellement de la censure du Directoire.

Malgré cela, Kirchberger ne peut s'empêcher de rendre grâce à la Providence. Cette idée de la Providence, à laquelle il faut se soumettre, ne l'a jamais quitté. Dès 1767, il développe ce sentiment dans sa correspondance avec Iselin, car il en voit partout la manifestation : « J'é m'aperçois aussi tous les jours avec quelle bonté, quels soins, la Providence me conduit dans ma vie privée et publique » (Kirchberger à St-Martin, le 16-10-92). Et c'est toujours la même idée, qui ne le quitte pas, lorsqu'il avoue que c'est la Providence qui lui a permis de lire Böhme et d'avoir des amis comme St-Martin. De là à confier à la Sainte, la Divine Providence la marche du monde, il n'y a qu'un pas, et il voudrait que les hommes d'Etat se soumettent à elle pour assurer le bonheur des Nations. C'est une idée très chère aux illuminés de l'époque et que reprendra Julie de Krüdener dans sa croisade théosophique.

Il la remercie encore, la Providence, de tous les malheurs qu'il vient de subir, et même dans ceux-ci il y trouve des compensations. En effet, la Révolution Française apporte à ce théocrate une série de déboires dont il ne se relèvera jamais. En 1798, il a perdu pratiquement tout ce qu'il possédait, et c'est là le plus beau témoignage que nous ayons de la grandeur d'âme de Kirchberger, surtout lorsqu'il écrit à St-Martin que sa maison de Morat est dévastée : « Je me soumets avec résignation et avec joie aux décrets de la Providence » (Kirchberger à St-Martin le 4-4-1798). « Réduit à la chemise », il écrit à Eckartshausen : « Depuis 6 mois j'ai beaucoup perdu à l'extérieur, mais gagné beaucoup à l'intérieur. Que le nom du Seigneur soit loué » (Kirchberger à Eckartshausen le 8-7-98).

Kirchberger essaie encore de tranquilliser Divonne au sujet de sa famille établie en Suisse ; mais il est incapable de donner des précisions à ce sujet. Le biographe de Divonne, M. Susini, écrit : « La famille semble s'être fixée en Suisse, à Lausanne » (1).

On trouve fréquemment chez ces théosophes chrétiens la même préoccupation millénariste dont nous entretenons Kirchberger en faisant allusion à la triple Croix. Il parle ici d'une découverte qu'il a faite en 1792 et dont il va se vanter jusqu'à sa mort. Il lit un jour, sans être pour cela un théoricien des nombres, un passage du *Mysterium Magnum* de Böhme sur les signes de la fin indiquant le temps où la triple croix apparaît dans la vie d'Enoch comme une manifestation de la Sainte Trinité : « La triple croix indique le temps, où la fin de la 6^e époque doit se produire ; quand le royaume du Christ aura atteint ce nombre, la 6^e époque sera entièrement révolue ». En comptant les angles de cette triple croix, il en trouve 36 qu'il multiplie par 50 ; la triple croix est formée d'un ensemble de chiffres romains signifiant 50, et il obtient 1.800.

(1) Susini, op. cit., T. II, p. 199.

Saint-Martin a fait part à Kirchberger qu'il était en train de traduire Böhme et des difficultés qu'il rencontrait, car il est obligé de le parcourir par fragments et non dans son ensemble. C'est pourquoi il a conseillé à Kirchberger de faire un précis des œuvres de Böhme, d'autant plus que le Bernois veut ranger les vérités de Böhme dans leur ordre naturel.

Lettre III

DIVONNE A KIRCHBERGER LE 30-6-1798

Il y a dans cette lettre une nouvelle et très précise allusion au Christ, qui nous fait saisir combien la théosophie de ces illuminés n'est pas un synchrétisme.

William Law (1686-1761) est resté célèbre comme le plus grand des admirateurs de Böhme en Angleterre. Après des études théologiques, devenu prêtre anglican en 1711, il est exclu de l'Université et de l'Eglise Anglicane et va, dès lors, se consacrer à la défense de la Haute Eglise, à la valeur de ses rites et de ses sacrements. Mais c'est bien avant la lecture de Böhme qu'il est persuadé que le Christianisme doit nous permettre d'arriver à « une nouvelle naissance ». Après la lecture des ouvrages du philosophe teutonique, il va se dévouer entièrement au Böhémisme. Dans son œuvre, il donne un exposé de la doctrine de Böhme en même temps qu'un récit profondément vécu. Il proteste contre l'idée que se fait la théologie officielle du péché originel et adhère de tout son cœur à la « rédemption Böhémiste », à la religion intérieure qui unit Dieu à l'Homme, tout en refusant de suivre Böhme dans sa théorie de la damnation éternelle.

Au sujet de la traduction, par St-Martin notamment, des œuvres citées au début de cette lettre, voir Werner Buddecke, *Die J. Böhme Ausgaben*, II. Teil, Göttingen, 1957.

En 1765, Kirchberger a fait la connaissance des œuvres de Law grâce à Eckartshausen qui lui envoie *The Spirit Of Prayer*, que Divonne l'incite à lire ; en même temps que le Bernois lit Gichtel et Law, il fait connaître les ouvrages de Pordage à Divonne.

Dionysius Andreas Freher (1649-1728). — Né à Nuremberg, il fait de brillantes études et passe quelques années dans la compagnie de Gichtel pour aller ensuite en Angleterre connaître Mrs Jane Lead et sa société philadelphique. Il est très déçu par Jane Lead qui lui paraît dénaturer la doctrine de Böhme, car il est le plus fidèle disciple du cordonnier de Görlitz, et comme son Maître, il a les mêmes préoccupations eschatologiques et croit à l'éternité des peines infernales. Il a écrit une dizaine d'ouvrages, dont *Hieroglyphica Sacra* (1703-1710) (British Museum : Add Mss N° 5798).

Divonne se réjouit de ce que St-Martin s'occupe à traduire Böhme, mais il se trompe en soulignant les difficultés que va rencontrer Kirchberger dans son étude sur Böhme. Kirchberger, sur les conseils de St-Martin, n'a pas voulu faire un extrait des œuvres de Böhme, mais un « précis ». Il considère en effet que les « écrits de Böhme sont un

labyrinthe si on ne range pas les vérités dans leur ordre naturel, et si on ne saisit pas exactement le sens des mots » (lettre de Kirchberger à St-Martin, le 16-10-98). Kirchberger, dans cette lettre, dit au Philosophe Inconnu que Divonne a mal compris, et que c'est un « précis » et non un « extrait » qu'il veut faire.

John Pordage (1608-1681). — Grand auteur théosophique, il se passionne très jeune pour la théologie, l'alchimie, l'astrologie, l'interprétation philosophique de la Bible et paraît avoir lu Böhme très tôt. Il devient, en 1664, vicaire de l'église anglicane de St-Lawrence à Reading, grâce au Rosicrucien Elias Ashmole. Avec sa femme, Pordage ne va pas seulement bénéficier de visions, mais il va les susciter. L'Illuminisme de Pordage prend donc appui sur des manifestations plus ou moins spiritées, mais il est böhme en ce sens que la théosophie de Böhme est pour lui un moyen d'entrer en relation avec la Divinité. Il croit à l'« Abîme originel », à l'être Androgyne, à la Vierge Sophia, puisque son désir est de parvenir aux noces mystiques. Et surtout, il reste persuadé de la réalité des phénomènes constatés.

Il fonde les « Behmenistes », groupe qui veut intégralement mettre en pratique la théosophie de Böhme et dont les adeptes se réunissent dans l'attente du St-Esprit. Il abandonne en 1662 l'Eglise anglicane pour aller à Londres prendre la tête d'un groupe böhme auquel se joindra plus tard Mrs Lead. La plus grande préoccupation de Pordage reste, malgré ses visions, de traduire fidèlement la pensée de son Maître et de la vulgariser.

Son livre *Sophia* est pour lui la possibilité d'exprimer ses idées sur la régénération de l'individu qui veut aboutir aux noces mystiques avec Sophia, qui n'est autre, pour Pordage, que l'aspect féminin de Dieu « qui sert de médiation entre les Homme et Dieu » (1). Il a écrit la *Theologia mystica...* Londres, 1683, et *Sophia...* Amsterdam, 1699.

Lettre IV

KIRCHBERGER à DIVONNE le 8-9-1798.

Toute cette lettre, surtout dans sa première moitié, est remarquable et typique de l'Illuminisme. Kirchberger ne se rattache au fond à aucune Eglise. Les « Serviteurs de Dieu », où sont-ils ? Aucune Eglise ne peut se flatter d'en avoir encore. « L'Esprit souffle où il veut », dit l'Evangile. Cherchons l'esprit là où il est, là où l'ésotérisme se manifeste selon l'esprit, et non seulement la lettre.

(1) Les ouvrages de William Law sont : *The spirit of prayer* (1749-1750), *The way to divine knowledge* (1752). Pour ses œuvres complètes, cf. *Works*. Ed. G. Moreton, Brockenhurst et Canterbury, 1892 et 1893, 9 vol. Cf. aussi *Liberal and mystical writings*, Ed. W. Scott Palmer (i.e. M.E. Dawson), Londres, 1908.

Pour tous ces auteurs, cf. Serge Hutin, à qui nous empruntons ces résumés : l'excellent ouvrage *Les disciples anglais de Jacob Böhme*, Paris, Danoël, 1960. De Pordage, cf. *Theologia Mystica*, Londres, 1683, et *Sophia*, Amsterdam, 1699.

C'est ainsi que Kirchberger, Divonne, et d'autres, se rattachent à l'Eglise intérieure, dont les murs ne sont pas à Rome, et ne sont pas de pierre, mais qui, seule, peut nous aider à bâtir la Jérusalem céleste. S'il y a une gnose maçonnique, c'est là qu'il faut la chercher.

Johann-Georg Gichtel (1638-1710). — Il illustre à lui seul les différentes tendances de la théosophie böhme de son époque. Sa *Theosophia Pratica* est, à cet égard, un document d'un intérêt exceptionnel et qui nous montre en Gichtel une personnalité de premier plan dans les milieux böhmes (1). C'est en 1669 qu'il devient « l'époux spirituel de la Vierge Sophia » qui lui donne l'explication de toute chose, et lui dit de fonder la « Nouvelle Eglise » où ne seraient tolérées que la Bible interprétée théosophiquement et les œuvres de Böhme.

Il fondera la communauté des « Frères de la vie angélique » qui devait subsister jusqu'à nos jours. « En 1941, les autorités nazies ayant découvert l'existence de la petite communauté, ordonnèrent sa dissolution et la saisie des documents » (2).

Gichtel est grand dans l'histoire du böhme, car il donne la première édition complète du « Philosophe teutonique » et correspond avec Freher, Kuhlmann, Poiret, Antoinette Bourignon, Francis Lee. Il fonde la « Prêtrise de Melchisédech », où hommes et femmes perdus par la chute d'Adam doivent revenir à la perfection angélique pour retrouver l'androgynie primitive. Il est persuadé que l'homme actuel peut retrouver l'état de perfection d'avant la transgression adamique, grâce à des exercices spirituels (prières, ascétisme) qui permettront à l'homme la reconquête de ses pouvoirs, qui rendront possible l'union de l'âme avec le Verbe manifesté par Christ, ou la Sophia, qui est pour Gichtel l'aspect féminin du Christ. Il explique tout le processus de régénération de l'homme dont la transfiguration, grâce à cette espèce de « Yoga böhme », le dotera d'un corps céleste glorieux semblable à celui d'Adam avant la chute.

« Gichtel rejoint ainsi les doctrines de certains alchimistes sur la « régénération totale de l'homme, dans son double aspect, invisible et « visible » (3).

Gichtel, pourtant en désaccord avec Böhme quand il professe une théologie « universaliste » (il ne veut pas admettre qu'une âme soit damnée à sa mort : « le Christ est le médiateur et l'intercesseur de l'âme afin qu'elle reçoive encore un regard de la grâce et qu'elle conserve une lueur d'espérance »), est un grand böhme bien qu'il transgresse parfois la doctrine de Böhme en la concrétisant par des illuminations (4).

Serge Hutin a bien montré comment Gichtel tend à s'éloigner de Böhme en remplaçant ses principes par des illuminations spirituelles. On retrouve cette infidélité chez Pordage et les philadelphes anglais. Ils sont en effet sensibles à l'annonce d'une nouvelle Eglise qui doit faire cesser tout antagonisme religieux. Cette nostalgie d'un Christianisme

(1) Hutin, op. cit., p. 16.

(2) Ibid., p. 183 (note 26).

(3) Ibid., p. 24.

(4) Ibid., p. 189 (note 87).

enfin réconcilié avec lui-même s'exprimera plus tard, et de façon frappante, au convent de Wilhelmsbad en 1782 (1).

Gichtel a écrit la *Theosophia Pratica*, Leyde, 1722, 7 volumes.

Ueberfeld. — Est resté célèbre pour avoir publié la *Theosophia Pratica* en sept volumes. La *Theosophia Pratica* est formée par les six premiers volumes et le septième est une vie de Gichtel par Ueberfeld lui-même. Ueberfeld a célébré ses noces mystiques avec Sophia.

Dans cette lettre et pour la première fois, Kirchberger parle de la Sophia ; s'il s'intéresse aux nombres, comme on peut s'en rendre compte dans les lettres précédentes, sa grande préoccupation est la sagesse divine représentée par la Sophia. Tout en étant intéressé comme tous les Philadelphes anglais et comme plus tard JUNG STILLING à l'annonce d'une « Eglise intérieure », il sent que la Sophia, aspect du Christ qu'un être spirituel peut entrevoir, est à notre portée, et que la recevoir, c'est renaître à une nouvelle vie, se préparer à une nouvelle naissance. C'est ce que Kirchberger explique à Divonne, et il l'encourage à composer un précis des œuvres de Böhme, « afin que ceux qui doivent voir Sophia en eux-mêmes sachent qu'il faut premièrement lui construire un temple pour la recevoir ». Car la grande affaire sur terre est la possession de la Sophia, et celui qui arrive à la posséder de « l'intérieur » a avec elle toutes les richesses possibles et imaginables. Si Kirchberger encourage tant Divonne à travailler sur Böhme, c'est pour que « celui qui désire obtenir bientôt sa présence la trouve, devant sa porte, qui l'attend » (2).

Pour Kirchberger, le but de l'homme est de s'unir à Dieu en ne faisant qu'un avec le Christ, représenté par la Sophia. Comme lui écrivait St-Martin, « c'est la véritable terre promise à l'homme, une terre spirituelle » (St-Martin à Kirchberger, le 23-10-93). D'autant plus que « c'est dans l'air que le St-Esprit est caché » (Kirchberger à St-Martin, le 30-10-1793), et que Sophia n'est que l'enveloppe de Jésus Christ accessible aux hommes. Tout notre existence sur terre doit être pour nous l'occasion de développer une force qui est l'esprit du Christ et qui, alliée à un élément pur appelé Sophia ou Sagesse Divine, permet de renaître. Ce mariage mystique, qui est chez Kirchberger le but même de notre renaissance, l'incite à s'intéresser aux problèmes sophiologiques ; sa correspondance avec Eckartshausen est, à cet égard, significative. Elle le retient plus que la théurgie, car Sophia est fonction de « l'intérieur » et en la possédant, on possède avec Elle le bonheur « extérieur », au regard duquel toutes les richesses de l'Inde ne sont que de la boue » (3).

Il épouse, d'autre part, presque toutes les idées de Lavater au sujet de l'état de l'homme dans la vie future, mais si l'auteur de la *Physiognomonie* s'intéresse à ce que seront les pouvoirs de l'homme après sa mort, Kirchberger se passionne seulement et surtout pour les pouvoirs de l'homme avant la chute, d'où l'accent mis sur l'idée de « Réintégration », grâce à la Sophia.

(1) Faivre, op. cit., p. 247.

(2) Kirchberger à J. Moser, cité par Faivre, op. cit., p. 277.

(3) Ibid., p. 275.

Jane Lead (1623-1704). — C'est la fondatrice de la « Philadelphian Society ». Elle a eu le privilège de voir, à 47 ans, apparaître Sophia et bénéficiera dès lors d'apparitions et de visions qui lui permettront d'avoir une « connaissance vécue » de la théosophie böhliste.

Elle se joint à Pordage lorsque celui-ci se retrouve à Londres et contracte avec lui une « union spirituelle » totalement affranchie des liens de la chair (3).

Dans ses écrits, elle relate ses expériences mystiques et reprend la théorie des grands initiés. Mais pour elle, la grande affaire reste celle de la régénération de l'homme et, pour cela, elle prône une passivité totale devant Dieu, d'autant plus que, connaissant parfaitement la doctrine de Böhme, elle appuie ses écrits de ses révélations personnelles.

Son œuvre est un journal « mystique » où elle explique ses visions, les commente et donne même des conseils, des explications sur ce qu'elle a pu voir dans ses « excursions mystiques », dans les « mondes supérieurs ».

Kirchberger connaît Böhme à partir de 1792 et il étudie alors les disciples anglais du cordonnier de Görlitz. Lorsqu'il envoie à St-Martin des extraits de Jane Lead, le Philosophe Inconnu y voit de « l'or le plus pur » (St-Martin à Kirchberger, le 21-5-1793).

Jane Lead a écrit : *The Enochian Walks With God...*, Londres, 1694.

The Ark of Faith..., Londres, 1696.

L'ami de Munich, c'est Eckartshausen, qu'il a questionné le 22-4-1797 au sujet de l'interprétation de la Triple Croix. Il obtient la confirmation de sa théorie, puisque Eckartshausen, par un autre moyen, arrive au même résultat que lui sur la date de la « Chute extérieure de l'Eglise ». Et Kirchberger n'est pas peu fier de tenir Divonne au courant de sa trouvaille.

En conclusion, bien que n'ayant jamais appartenu à l'Ordre Maçonique des Elus-Cohens, Kirchberger et Divonne sont parfaitement représentatifs de ce courant de pensée qui, à travers les luttes idéologiques d'un siècle si agité, s'exprime si bien en 1782 au Convent de Wilhelmsbad.

S'il est vrai qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, et que la Franc-Maçonnerie peut être considérée non seulement comme une vaste demeure, mais encore comme un vaste Temple, on peut dire que ces deux théosophes ont trouvé grâce à leurs inspirateurs martinistes celle qui est réservée aux Hommes de Désir.

(1) Hutin, op. cit., p. 90.

PRIÈRE POUR LES ÉLUS COHEN



O Éternel ! Dieu Ineffable ! Père sacré de toutes choses ! Toi qui vois et embrasses tout, exauce la prière de Ton Serviteur prosterné devant Toi... Accorde-moi le recueillement, la ferveur et la sincérité nécessaires pour les sentiments que je Te veux exprimer. Sois-moi propice, ô Père Ineffable, à moi comme à tous ceux et à toutes celles pour qui je Te viens supplier : pour mes Frères, pour mes parents, pour mes amis, pour mes ennemis, pour les vivants et pour les morts, comme pour tous ceux qui Te doivent la Vie, toutes Tes créatures O Seigneur miséricordieux !

Exauce-moi donc O mon Dieu ! Accorde-moi le don de Te prier avec effcience ! Voici que je m'abandonne à Ta Sainte garde ; prends donc pitié de moi, et que Ta Volonté sainte soit faite ! Amen (+).

* * *

Et toi, mon Patron . . . (1), Esprit dégagé des liens de la matière, toi qui jouis désormais du fruit de tes vertus, et dont j'ai le bonheur de porter le nom, je te conjure par ce nom même que tu as invoqué avec tant de ferveur, de confiance et de succès, je te conjure de contribuer à mon éternel Salut par ta sainte intercession et par ta protection auprès du PERE de Miséricorde, auprès du FILS Rédempteur, auprès de l'ESPRIT Conservateur... Obtiens, pour moi et pour tous mes Frères, les grâces de la Divinité, Ses Faveurs, Sa Clémence qui te récompensent, aujourd'hui, des combats que tu as dû livrer en ce séjour où je me trouve encore... Fais que, par ton assistance salutaire, je vive et je meure comme toi, dans la Paix, dans la Joie, dans la Sainteté ! Amen (+).

* * *

Et toi, O Esprit pur, mon Gardien, chargé par l'Éternel de veiller sur moi pour la réconciliation entière de mon être spirituel, je te conjure, par le nom du DIEU de Miséricorde, de venir au secours de mon âme toutes les fois qu'elle sera en danger de succomber au Mal, toutes les fois qu'elle t'appellera par ses désirs, ses soupirs et ses méditations, toutes les fois qu'elle aura faim et soif de conseils, d'instruction et d'intelligence... Aide-moi O mon Gardien, à obtenir la protection et l'assistance du Patron que je viens d'invoquer, comme la soumission des Esprits qu'il me reste à invoquer en cette Opération.

Aide-moi ! Secours-moi en ma pauvreté, en ma nudité, en tous mes besoins !... Amen (+) Amen (+) Amen (+)...

MARTINEZ de PASQUALLIS.

(1) Ici est prononcé le prénom usuel.

Un aspect du christianisme médiéval :

LE CATHARISME

Préambule : Les Sources.

Les sources qui permettent de parler du Catharisme sont en majorité des écrits de leurs adversaires. Ce sont principalement les interrogatoires d'hérétiques ou de suspects, par les notaires de l'Inquisition qui en ont dressé procès-verbal. C'est la Summa de Catharis de Raynier Sacconi, l'un des très rares Parfaits qui ont abjuré et rejoint les rangs de l'Inquisition : il doit bien connaître la doctrine mais il est évident que son témoignage est suspect. Il y a aussi la Chanson de la Croisade de Guillaume de Tudele, écrite à la gloire des Croisés, l'Histoire des Albigeois de Pierre des Vaux de Cernay, la Chronique de Guillaume de Puylaurens.

Du côté Cathare, un heureux hasard a permis de conserver et de retrouver quelques documents tels : La Cène Secrète ou Interrogatio Johannis, questions posées par Jean à Jésus-Christ, Le Livre des Deux Principes, fragments d'un ouvrage plus important composé vers 1250 par Jean de Lugio, originaire de Bergame et probablement Evêque de l'Eglise Cathare Absolue de Desenzano, ouvrage dans lequel il reprenait à la base la doctrine Cathare. Les Sept Sous-Livres ou Chapitres du Traité qui composent ce qu'on appelle le Livre des Deux Principes est capital pour comprendre la doctrine et surtout la comparer avec ce qu'on en sait par ailleurs. Enfin, on possède la traduction du Nouveau Testament en Occitan, avec le Rituel Roman dit de Lyon et un fragment du Rituel Latin. Ces deux Rituels d'origine différente permettent de constater qu'en des lieux et des temps différents, le culte fut sensiblement le même.

Il existe, bien entendu, écrits surtout depuis un siècle, de très nombreux ouvrages sur le Catharisme, et les tendances en sont très diverses. Parmi les ouvrages contemporains, je possède dans la Collection Que Sais-je ? : « Albigeois et Cathares », par Fernand Niel, chez Denoël ; « Ecritures Cathares » présentées et commentées par René Nelli, et enfin le passionnant ouvrage, très documenté, de Madame Zoé Oldenbourg dans la Collection : Trente journées qui ont fait la France, chez Gallimard et intitulé « Le Bûcher de Montségur ». J'ai lu aussi, de Fernand Niel : « La Montagne Inspirée », aux éditions de la Colombe. Ce sont les quatre ouvrages qui m'ont servi à faire le présent travail.

Introduction.

Après le préambule consacré aux sources, le titre de cette causerie et sa justification vont me servir d'introduction, car ils posent dès le départ un problème qui, historiquement et philosophiquement, a son

importance ; il s'agit, en effet, de savoir si le Catharisme est une religion indépendante et différente du Christianisme, s'il aurait pu devenir l'une des grandes religions du Monde ou si, au contraire, il s'agit purement et simplement d'une hérésie du Christianisme.

Pour Rome, comme pour toute doctrine dogmatique, une hérésie est toute doctrine différente, c'est-à-dire hétérodoxe par rapport à la doctrine orthodoxe, étymologiquement la doctrine droite.

C'est ainsi qu'il y a pour Rome d'une part la Religion catholique, apostolique et romaine et d'autre part toutes les autres religions, toutes fausses par définition, toutes hérétiques par là même.

Mais le mot hérésie a un sens large, celui que nous venons de donner, et un sens étroit qui correspond à ce que l'on appelle en un certain jargon le déviationnisme, en français les déviations, c'est-à-dire que partant d'une même voie originelle il y a bifurcation sur des chemins qui, cette fois, ne mènent plus à Rome.

Dans l'hérésie au sens étroit, il y a de très nombreux points communs avec la doctrine orthodoxe et généralement une origine commune. D'ailleurs, l'histoire des religions est jalonnée des hérésies qui se sont développées autour d'elles et qui se sont plus ou moins dressées contre elles. Nous verrons d'ailleurs que les Cathares eux-mêmes se divisent en deux grands courants, qui ne manqueront pas de polémiquer entre eux sans toutefois se déchirer.

Faut-il donc, comme un spécialiste de la question — Fernand Niel — le prétend, admettre que le Catharisme n'est pas véritablement une hérésie du Christianisme mais une religion indépendante qui aurait pu devenir une grande religion si une répression sauvage n'en avait eu raison par le moyen d'un bras séculier animé par la religion concurrente ?

Doit-on penser, au contraire, que malgré ses aspects nettement manichéens et gnostiques il s'agit bien d'une déviation du Christianisme ?

Nous tâcherons, au cours de cet exposé, de répondre à cette question ; mais, pour dire notre sentiment dès maintenant, il apparaît difficile qu'un embryon de religion tout à fait différente, c'est-à-dire en quelque sorte païenne, ait pu prendre naissance à cette époque (XI^e au XIV^e siècles) en pleine Europe chrétienne. Nous allons voir que le Manichéisme a pris naissance en Iran et a pu s'y développer parce que le Christianisme n'y était que peu ou pas répandu. Partout ailleurs il fut l'objet d'une persécution aussi systématique que cruelle. On peut certes penser que les néo-manichéens que sont de toute évidence les Cathares n'avaient aucun intérêt à se présenter sous ce titre alors que celui-ci signifiait *ipso facto* « bûcher », « gibet » et « tortures. »

Nous verrons que la doctrine cathare est trop nettement imprégnée de Christianisme pour penser qu'elle n'est qu'une simple résurgence du Manichéisme.

Situons maintenant notre sujet. On dit habituellement « Albigeois » ou « Cathares » or, l'Albigéisme ne fut qu'un moment, et sans doute le plus dramatique, du Catharisme, puisqu'il a motivé l'odieuse entre-

prise connue dans l'Histoire sous le nom de « Croisade des Albigeois ». Pourquoi les Cathares du Languedoc sont-ils appelés « Albigeois » alors que la ville d'Albi fut relativement très peu touchée par l'hérésie ? Ce fut sans doute à cause de l'échec du colloque de Lombers, ville voisine en pays albigeois, tenu en 1176 entre Catholiques et hérétiques et qui manifesta l'impossibilité pour les premiers de convaincre les seconds.

La Croisade des Albigeois a localisé dans le Languedoc l'idée de l'hérésie cathare dans la pensée de ceux qui n'ont pas approfondi la question. On pense tout de suite à Béziers, Murè, Carcassonne, Montségur et tant d'autres lieux, ou encore au sinistre Simon de Montfort, et aussi aux comtes de Toulouse : Raymond VI et Raymond VII.

Mais le Catharisme est une doctrine qui s'est développée dans toute l'Europe entre le XI^e et le XIV^e siècle ; il y eut une Eglise florissante en Italie, il y en avait en Bulgarie, en Bosnie ; on pend des hérétiques à Gozlar en Allemagne et on en brûle en Champagne au Mont Wimer. Ils sont en Catalogne et même dit-on en Grande-Bretagne.

Il est évident que je ne vous conterai pas l'histoire de la Croisade des Albigeois ; ce serait facile mais de peu d'intérêt et, de toutes façons, hors du sujet étant donné la nature des travaux traités habituellement en ce lieu. Dans le cadre de ceux-ci, je voudrais retracer les origines du Catharisme et son développement, sa doctrine - ou plutôt ses doctrines - sa morale, son culte, je dirai quelques mots de son prolongement après sa destruction presque totale ; j'essaierai, au cours de ce modeste travail, de montrer l'existence du sentiment de l'Amour chez ces ascètes squelettiques, zélés d'une religion de désespérance, haïssant la matière et la création, durs à eux-mêmes et indulgents pour leurs semblables, et qu'en un hommage à leur action la *vox populi* a qualifiés néanmoins de « Bons Hommes ».

Origine et développement.

C'est au début du XI^e siècle qu'apparaissent les premières manifestations du Catharisme. Ceux que l'on pend à Gozlar vers 1050 ont simplement refusé de tuer un poulet : petite cause, grands effets. En Champagne, on brûle une jeune fille reconnue hérétique au seul fait qu'elle a refusé de se donner à l'un des clercs de l'Archevêque de Reims en prétendant que si elle perdait sa virginité son corps se corromprait aussitôt et qu'elle encourrait la damnation éternelle. Curieux diagnostic de part et d'autre, mais force reste à la loi et au feu. C'est l'Europe entière qui recèle bientôt un peu partout des foyers d'hérésie, mais c'est le Languedoc qui apparaît nettement comme sa terre d'élection. Les Cathares n'hésitent pas à tenir un Concile en 1167, à St-Félix-de-Caraman près de Toulouse, afin de préciser leur doctrine et d'organiser administrativement leur Eglise ; c'est dire qu'ils jouissent d'une liberté relative dans un pays qui est devenu un peu leur fief et qui est prêt, pour diverses raisons, à faire de leur doctrine la religion nationale.

Peut-on, dès lors, penser qu'il s'agit d'une génération spontanée,

de même qu'à certaines périodes de l'année des champignons poussent sur une terre rendue humide par la pluie et surchauffée par le soleil.

Si l'on veut bien constater que le Catharisme s'inscrit dans la grande tradition dualiste on doit bien penser que ce n'est pas le seul hasard qui en fait un moment de ce grand courant. Et comme nous verrons qu'il manifeste des tendances nettement manichéennes et gnostiques sans, bien entendu, se réclamer de ces doctrines, on peut essayer de voir s'il n'y a pas tout simplement filiation.

La première grande manifestation d'une doctrine dualiste dans l'histoire se voit avec Zoroastre, difficile à situer dans le temps, mais de toute façon antérieure à Jésus-Christ, vers l'an 600 vraisemblablement. Il réforme la religion iranienne et l'on connaît sa doctrine de la lutte du Bien et du Mal, Ormuzd et Ahriman, qui doit se terminer à la fin des temps par la victoire du premier. Sa religion s'appelle « Mazdéisme » du nom de Ahura Mazda, autre nom de Ormuzd. Tout l'Iran et les pays voisins sont imprégnés de ses doctrines et les Juifs captifs à Babylone empruntent, lors de leur exil, des idées dualistes. Le Christianisme va donc se développer dans un milieu fortement imprégné de dualisme — et d'ailleurs n'est-il pas lui-même fortement influencé par cette doctrine ? — ce qui explique qu'au Moyen Age, lorsque apparaît l'hérésie cathare, on n'est pas autrement étonné de voir faire référence constamment à deux principes, tant il est vrai que Dieu et le Diable sont sur toutes les bouches à cette époque.

Comme une sorte de repiquage en terrain favorable, voici Manès, reprenant le flambeau en terre iranienne. Au troisième siècle de l'ère chrétienne, en un pays où le Christianisme n'a pour ainsi dire pas pénétré, Manès établit sa doctrine reçue par inspiration, et la propage grâce à la protection de la dynastie régnante. Ce n'est que vers la fin de sa vie, à la suite d'un changement de souverain, que Manès est persécuté et mis à mort. Successeur de Boudha, Zoroastre et Jésus, Manès apporte, lui, la doctrine complète, dit-il. Deux principes inengendrés et équivalents - sinon égaux - existent de tout temps : le Bien et le Mal, Dieu et la Matière, la Lumière et les Ténèbres. A partir de ces deux principes toute une mythologie est inventée pour expliquer la Création, la lutte des deux principes et, finalement, la fin du Monde qui doit se réaliser dans un gigantesque incendie. Beaucoup d'analogies sont à souligner entre le Manichéisme et les différents mythes gnostiques.

Un rite simple manifestait la religion manichéenne, l'imposition des mains était, pratiquement, le seul sacrement si l'on peut dire, et se pratiquait lors de l'entrée d'un Croyant dans la catégorie des Elus. La morale stricte imposait des jeûnes, des confessions publiques ; or, imposition des mains, jeûnes et confessions publiques se retrouvent chez les Cathares comme la division en deux classes : les Croyants et les Parfaits. Le Manichéisme est persécuté d'une façon terrible partout où il est implanté, mais il s'est implanté presque partout. On sait que Saint-Augustin fut manichéen avant de se convertir et longtemps en Afrique l'hérésie resta vivante. Si l'on est en quête de filiation on peut admettre que les Cathares de Champagne auraient tenu leur doctrine

d'un certain Fortunat, évêque d'Hippone, chassé d'Afrique par Saint-Augustin.

Mais c'est par les Pauliciens, contemporains des Manichéens dont ils professent en partie les idées, et aussi par les Bogomiles que l'hérésie semble pénétrer en Italie et en France. Les Pauliciens dont on discute l'origine sont prudents et masquent leur doctrine en se conformant aux pratiques de la religion dominante. Ils sont répandus dans toute l'Europe Centrale, ils évitent toute référence au Manichéisme, ce qui signifierait un arrêt de mort. La tolérance temporaire de Byzance leur assura un développement important, mais quand ils furent une puissance politique ils furent exilés, principalement en Arménie et n'hésitèrent pas à se mesurer aux armées de Byzance qui, après plusieurs défaites, en eurent finalement raison. Mais au lieu de les massacrer comme c'était la coutume à ces époques, ils furent simplement déportés dans la péninsule Balkanique où, tout naturellement, ils apportèrent leur doctrine. Nous sommes déjà au IX^e siècle, leur armée a été défaite en 872. L'apport Slave et Bulgare, sous la forme du Bogomilisme, pénètre le Paulicianisme, bien que les nouveaux arrivants soient plus nettement Manichéens que les Pauliciens. On discute également l'origine du Bogomilisme, mais un fait très important à noter est que l'évêque bogomile Nicétas assista au concile de St-Félix-de-Caraman, il viendra spécialement de Bulgarie à cet effet. Si l'on sait par ailleurs que l'évêque Patarin Nazaire (autre nom des Cathares en Italie, comme les Albigeois en France) a fait le voyage de Bulgarie pour s'assurer de la doctrine, on voit quelle interpénétration existe entre les différents mouvements. Les Bogomiles auront également leurs absolus et leurs mitigés. Nous voici déjà au X^e siècle. Profitant de la rivalité de Rome et de Byzance qui s'exerce dans l'Europe Balkanique, ils se développent un peu partout, de la côte Dalmate il n'y a qu'un pas à une époque où le commerce est actif entre les deux pays. On peut donc penser que les marchands ont importé les idées aussi bien que les marchandises. Mais pourquoi le Languedoc a-t-il été terre d'élection pour l'hérésie et a-t-il été persécuté plus qu'ailleurs alors qu'en Lombardie une Eglise puissante existait à Concorezzo, avec des milliers de fidèles et de Parfaits ? On est bien obligé de dire qu'une religion se développe non seulement lorsque sa doctrine répond aux angoisses de ceux à qui elle est proposée, mais aussi lorsque certaines données politiques et sociales facilitent son développement. Or, l'Europe Centrale, lieu de brassage de diverses populations, religions et philosophies, est naturellement appelée à faciliter l'éclosion de doctrines hétérodoxes et la rivalité de Rome et de Byzance, nous l'avons vu, facilita ce développement.

En Languedoc, c'est un autre phénomène qui explique la diffusion du Catharisme : la vie sociale est fondée sur une féodalité coiffant de nombreuses républiques que sont les municipalités des villes marchandes. Les liens féodaux sont plus théoriques que réels et une véritable démocratie existe dans les villes où les consuls ou capitouls sont élus ; cette décentralisation empêche qu'il y ait une véritable autorité capable de s'opposer à telle ou telle manifestation politique ou sociale. On peut toutefois s'étonner que dans un pays relativement riche et où

la douceur de vivre et la vie raffinée sont le lot de beaucoup une religion aussi austère que le Catharisme ait pu prendre naissance. Si l'on songe que l'Eglise officielle est en pleine décadence des mœurs, qu'un clergé ignare vit sous la dépendance d'évêques corrompus et jouisseurs, que ces mêmes évêques possèdent des biens immenses, on peut penser que les seigneurs sont tout disposés à favoriser les Bons Hommes qui ne possèdent rien et à piller en toute tranquillité les richesses du clergé romain. Ceci est sans doute un aspect, une des raisons du développement, et non la plus importante certes, mais elle existe. Enfin et surtout, dès le début de la Croisade et jusqu'à la fin l'Eglise cathare fera figure d'Eglise nationale et sera le symbole de l'indépendance occitane.

La doctrine.

Mais quelle est donc cette doctrine qui peut séduire des populations entières, animer la foi de milliers de Parfaits jusqu'à leur faire admettre comme naturel de préférer la mort à l'abjuration ? Car il semble puéril de penser avec ses adversaires qu'il s'agit d'une doctrine simpliste, immorale et anti-sociale, quand on voit ses zéloteurs se précipiter allègrement dans les flammes. Le terme Cathare signifie pur, et ce sont les contemporains qui les appelleront les Parfaits Chrétiens. A la base de leur philosophie il y a le fait que Dieu Tout-Puissant, éternel et connaissant tout de toute éternité, ne peut avoir créé le Mal. Dès ce point de départ s'affrontent les deux tendances du Catharisme : les Absolus et les Mitigés. Pour les premiers, il y a de toute éternité deux principes : celui du Bien-Dieu, - celui du Mal - qu'il ne faut pas confondre avec Satan ou Lucifer qui ne sont que fils et agents d'exécution, comme Jésus-Christ est le Fils de Dieu. Mais ces deux principes ne sont point égaux ; alors que le premier est l'Etre par excellence, dans la plénitude de ses potentialités, l'autre est le non-être, le néant, tendant par sa nature à la raréfaction de son existence, il est la négation par rapport à l'affirmation.

Pour les mitigés il n'y a au départ qu'un Dieu bon qui a émané diverses entités dont l'une, Satan, Sathanas, a voulu dérober la puissance du Père et s'est créé un royaume qui tend toujours vers les profondeurs, vers le non-être, vers le néant. Dans la Cène Secrète qui traduit la doctrine de l'Eglise mitigée de Concorezzo en Lombardie, on voit Sathanas prendre possession des nuages et établir son trône face à Dieu qu'il traite d'égal à égal. Avec la permission de Dieu, il réussit à séduire le tiers des Anges alors que certains lui résistent victorieusement. Ceux qu'il a séduits sont enfermés, prisonniers dans la Matière. Mais quel est ce tiers des Anges ? N'est-ce pas plutôt leur troisième partie, leur esprit, ceux-ci étant analogiquement composés d'un esprit, d'une âme et d'un corps. C'est à rendre ces âmes libres que Dieu s'efforcera et il enverra son Fils, Jésus-Christ, pour les délivrer.

Le problème du libre arbitre va se poser en termes différents pour les dualistes absolus et pour les dualistes mitigés. Pour les premiers,

Il ne peut y avoir de libre arbitre. Comment, en effet, un Dieu bon, Tout-Puissant, connaissant tout de toute éternité, aurait-il pu créer des êtres doués d'un libre arbitre sachant qu'ils utiliseraient celui-ci pour se perdre et se dresser contre lui ? Jean de Lugio, dans son Livre des Deux Principes, au chapitre du Libre Arbitre, reprend pour réfuter l'image de l'homme dans son palais qui voit un autre homme passer dans la rue, dont il peut observer les mouvements, qu'il voit aller à sa perte, mais sur lequel il n'a point d'action. Mais, dit-il, il n'y a point de comparaison possible car le passant ne procède pas de l'homme du palais. Si un fils par la chair peut se révolter contre son père, un fils par l'esprit ne le peut sans qu'il y ait contradiction. Dieu a donné à ses Anges ses propres attributs et ce serait un blasphème que de lui prêter une contradiction interne qui ferait se révolter l'esprit contre lui-même. Il est tout aussi impensable qu'il ait pu les doter d'une partie seulement de ses attributs, de telle façon qu'ils eussent la possibilité de faire le bien ou le mal, car, dit Jean de Lugio, il passe pour impossible aux yeux des savants que quelque être puisse avoir en lui-même la puissance de faire deux actions contraires à la fois, en une seule fois, et dans un seul et même temps. En d'autres termes, les créatures ne peuvent se rebeller contre leur Créateur, pas plus que les rayons du soleil ne peuvent devenir obscurs, tant chacun procède de la nature de celui qui l'émane.

Pour le dualiste absolu il y a l'émanation divine et il y a le principe du Mal qui, agissant dans le Mélange, c'est-à-dire dans la Manifestation, dans le temps, retient prisonniers les esprits restés purs intrinsèquement. C'est par leur union à la matière qu'ils sont prisonniers et l'on voit, dès cette proposition, les conséquences morales qui en découlent.

Pour le mitigé, le libre arbitre existe, les esprits ne sont pas obligés de pécher, mais il admet toutefois que le libre arbitre est un piège satanique destiné à faire pécher les Anges et à leur faire perdre leur liberté.

Si dualistes et mitigés diffèrent dans l'origine du Mal, sur le plan du Mélange, ils sont tous deux marqués par la condamnation sans appel de tout ce qui est Matière ; le corps physique est la prison de l'âme. Dans cette vie qui est le temps de la grâce, tous les efforts doivent tendre à la victoire du Bien, c'est-à-dire à la délivrance des esprits enfermés dans la Matière. Jean de Lugio nous démontre dans sa négation du libre arbitre que le Bien que nous faisons c'est Dieu qui le fait en nous. Nous n'avons pas la possibilité de faire quelque chose de bien dont il ne serait pas la cause et le principe.

Quant à l'eschatologie, elle diffère sensiblement selon les deux écoles : pour les Absolus il ne saurait y avoir de damnation éternelle puisqu'il n'y a pas de libre arbitre et donc pas de mérite ou de démérite. La liberté pour eux c'est la liberté platonicienne, la nature bonne des esprits créés par Dieu mais prisonniers de la Matière veut qu'ils fassent le Bien. La liberté, c'est donc plutôt la libération des prisonniers pour qu'ils puissent de nouveau agir selon leur nature et revenir à leur origine. Pour le dualiste absolu, l'esprit ne pèche pas par libre

arbitre et, ne saurait être damné. Les âmes ne sont pas matérialisées parce qu'elles ont péché, mais elles pèchent parce qu'elles sont esclaves de la Matière. Le rôle de Jésus-Christ et de la grâce est de délivrer ces Esprits de la Matière, en somme de réunir l'âme à l'Esprit et, vous le devinez sans doute, c'est par l'Eglise cathare que peut seule s'opérer cette réunion salvatrice. Donc, les âmes doivent, à plus ou moins longue échéance, être toutes sauvées, et l'on avouera que cette doctrine assez logique est plus satisfaisante que celle des Mitigés qui voulaient que certaines âmes particulièrement rebelles à la grâce soient définitivement entraînées par Satan dans la Guéhenne éternelle.

On vient de voir, par les comparaisons établies entre Absolus et Mitigés, que ces derniers, soit par tactique — ce qui paraît étonnant — soit pour d'autres raisons, étaient très près de l'Eglise romaine, et l'on s'étonne qu'ils n'aient pas trouvé grâce devant Elle. On peut dire qu'à part quelques différences, le Christianisme orthodoxe ou, pour ne pas confondre, le Catholicisme romain et le Catharisme mitigé, sont très voisins. Sans doute les Cathares n'accordaient-ils pas à Jésus-Christ le rôle que les Romains lui attribuent. Pour les premiers — qui condamnaient la Matière sous toutes ses formes et, de ce fait, rejetaient l'Eucharistie — il était impensable que Jésus-Christ ait pris un corps de chair. Ils étaient docétistes en ce sens qu'ils pensaient que Jésus-Christ n'était venu qu'en apparence et non en chair. Ils ne pouvaient admettre que Dieu ait envoyé réellement son Fils dans le monde du Mélange, essentiellement mauvais, et où il n'aurait pu avoir aucune action utile. Il était donc venu symboliquement apporter la Grâce et c'est de Lui que l'Eglise cathare tenait le pouvoir de sauver les hommes par ses sacrements. Il n'avait pas souffert sur la Croix, son supplice symbolique remontant à la création du Monde lorsque Satan avait ravi une partie du Royaume de son Père.

La morale.

Quelles que soient l'origine et la cause du Mal, le Cathare considère la Matière comme essentiellement mauvaise. Pour l'Absolu, elle existe de tout temps, c'est le royaume du Principe du Mal. Pour le Mitigé, Dieu a créé bons les quatre éléments et c'est Satan qui les a corrompus après sa révolte. Donc, le Monde du Mélange est le règne du Mal ; le but pour l'âme est de s'en libérer. La morale cathare sera donc comme la morale manichéenne dont elle reprend les principaux thèmes, profondément austère et sévère. L'ascétisme le plus rigoureux est pratiqué par les Parfaits. Ceux-ci sont de véritables moines dans le siècle. Point n'est besoin pour eux de se retirer dans des couvents : ils ont vaincu la chair par des jeûnes rigoureux. Ces squelettes ambulants et livides, soutenus seulement par une foi intérieure intense, parcourent des distances très grandes pour aller prêcher, apporter le Consolamentum à un mourant, réconforter un Croyant.

Ils condamnent l'adultère, c'est-à-dire toute œuvre de chair, car la procréation a pour résultat de faire descendre des âmes dans la Matière, c'est une vieille réminiscence manichéenne et gnostique. On

leur a prêté des mœurs douteuses, comme un dérivatif à leur austérité affichée, comme on en prêtera un siècle plus tard à ces autres victimes de la Tiare et de la Couronne que seront les Templiers.

Il n'est pas plus prouvé pour les uns que pour les autres que de telles pratiques aient été courantes et encore moins recommandées. Mais le fait que les uns et les autres allaient toujours deux par deux a sans doute contribué à accréditer cette opinion.

Ils respectent infiniment la vie sous toutes ses formes, aussi bien celle des animaux que celle de leurs semblables. Ces fanatiques sont des non-violents, un peu à la façon de Gandhi et de ses disciples. Ils refusent de tuer pour manger et refusent de s'alimenter avec ce qui provient de quelque chose de vivant : viande, œufs, lait, fromage. Ils sont strictement végétariens. On peut toutefois s'étonner que le poisson fût toléré et on n'en voit pas, a priori, les raisons.

Ne pas tuer, c'est pour eux ne pas risquer d'interrompre la pénitence d'un esprit incarné. On pourrait voir, certes, une contradiction, entre la nécessité de se libérer de la chair et ce respect de la vie qui leur fait refuser de prendre les armes même en état de légitime défense ou pour la guerre. En réalité, et c'est en cela qu'ils sont sympathiques et que se manifeste dans sa plus haute acception leur sentiment de l'Amour, ils incitent mais ne contraignent pas. Ils savent, de par leur doctrine, que l'on ne fait pas le Mal volontairement, et ils ne peuvent avoir que pitié et commisération pour ceux qui ne sont pas encore mûrs pour le Salut et qu'il faut aider à évoluer par l'exemple et la charité.

Les Cathares sont des adeptes de la Réincarnation. Ils pensent qu'il faudra plusieurs vies à la plupart des hommes avant de mériter le Consolamentum qui, les faisant entrer dans l'Eglise cathare, leur ouvre la porte du Salut. Ils se considèrent comme des missionnaires en pays ennemi, où il faut arracher par une longue patience la proie au Principe du Mal. Ils sont véritablement des pêcheurs d'hommes.

Si la chasteté la plus rigoureuse s'impose aux Parfaits qui ont reçu le Consolamentum, les Croyants — qui sont les fidèles de l'Eglise cathare dont les Parfaits sont, en quelque sorte, le clergé — n'ont point toutes les obligations de ceux-ci. Il leur est loisible de se marier, et à condition de mener une vie relativement austère, ils ont l'espoir de mériter un jour le sacrement qui leur assurera le salut.

Le mépris de la mort sous toutes ses formes est l'une des obligations morales du Parfait ; c'est en somme par le détachement volontaire que l'âme se rend digne du salut.

S'il est un reproche que l'on ne peut faire aux Cathares, c'est celui d'avoir manqué de foi, de sincérité et de courage. Sur les milliers de Parfaits qui existaient au moment de la Croisade, on ne connaît que deux cas d'abjuration, dont celle du fameux Raynier Sacconi. Les trahisons ou dénonciations furent inexistantes et au plus fort de la persécution les Parfaits auront leur refuge assuré. Ils ont horreur du mensonge qui est une des caractéristiques du Malin, un de ses attributs. Contrairement à ce que l'on a prétendu, ils ne prati-

quent pas le suicide et ne le recommandent pas. Les cas de mort à la suite de jeûne prolongé sont rares et ne traduisent pas l'intention de mettre fin à la vie. Lorsqu'ils se précipitent dans les flammes ce n'est point pour se suicider mais parce qu'ils ont été mis devant le choix d'abjurer ou de mourir, et comme pour eux le reniement ou le parjure est un suprême péché, il n'y a pas d'hésitation à avoir. Mais chaque fois qu'ils le pourront ils n'hésiteront pas à s'échapper, pensant que leur vie est utile à la continuation de l'Eglise Cathare et à l'apostolat qu'ils ont entrepris. Il fallait que leur foi fût communicative puisqu'au Bûcher de Montségur — qui reste un symbole alors qu'il ne fut pas le plus important (à Lavaur on en brûla 400) — on verra des Parfaits de fraîche date qui, au moment où la cause du château est perdue, n'ont pas hésité à demander le Consolamentum alors qu'il est un arrêt de mort certaine.

Le culte.

Pour animer leur foi et armer leur courage, pense-t-on que les Cathares ont des pratiques culturelles nombreuses et compliquées ? Absolument pas. Si le nombre des sacrements de l'Eglise romaine a varié au cours des siècles pour se fixer à sept, il serait difficile de savoir à combien il se situait à l'époque qui nous intéresse. Mais pour les Cathares, et c'est un point qui pourrait justifier leur appartenance à une religion différente, il n'y a pratiquement que deux grands sacrements, en quelque sorte deux initiations. Ils rejettent les sacrements de l'Eglise de Rome, et l'on a vu que pour eux l'Eucharistie est impossible car elle est matérielle. Religion spirituelle, le Catharisme a une morale austère et un culte simple à base de prière. Il ne semble pas qu'ils aient eu des pratiques occultes. Ils reprochaient d'ailleurs à leurs adversaires leur goût des choses mystérieuses.

Mais vivant dans le siècle, il a fallu s'organiser. A la tête d'une unité administrative il y a un chef spirituel, un « Evêque », assisté d'un diacre, son fils majeur qui lui succède normalement, et d'un fils mineur appelé à remplacer celui-ci. L'Eglise est divisée en deux catégories : il y a les Croyants, en quelque sorte les fidèles, ceux qui ont abjuré leurs erreurs par la réception de l'oraison dominicale, et il y a les Parfaits, en quelque sorte les initiés de l'Ordre, qui ont assumé une charge spirituelle importante, comme nous l'avons vu, par les obligations morales qu'ils se sont imposées.

Il n'y a pas de culte régulier au sens où nous l'entendons, mais c'est perpétuellement que Parfaits et Croyants doivent pratiquer leur religion, réciter des Pater, confesser leurs fautes, et en demander le pardon. Prêches et sermons sont l'une des caractéristiques de ces infatigables marcheurs. Porter la bonne parole partout où ils le peuvent, assister à des débats contradictoires - car ils sont maîtres dans la dialectique - telle est l'activité principale des Parfaits ; ils n'hésitèrent pas à se mesurer à des contradicteurs de marque, notamment à l'évêque de Narbonne au colloque de Lombers, et, plus tard, au célèbre Dominique de Guzman - Saint-Dominique - fondateur de l'ordre des Frères

Prêcheurs, qui seront les pionniers et pendant des siècles les artisans de la si tristement célèbre Inquisition.

Le premier des sacrements - si l'on peut employer ce terme - est comme une initiation : il fait du profane un fidèle, un croyant, un membre de l'Eglise cathare. C'est une cérémonie très simple consistant principalement dans la réception du Livre des Evangiles. Il s'appelle la Tradition de l'Oraison Dominicale parce que le fidèle peut et doit dire souvent le Pater.

Le deuxième sacrement est très important ; c'est le Consolamentum dont nous avons parlé, et qui faisait passer le croyant à la qualité de Parfait. Il n'était pas donné au hasard, une longue période de probation (au moins un an), avec de longs jeûnes, s'écoulait avant que les Anciens, les Parfaits, ne décident si le candidat était digne de recevoir ce sacrement qui le faisait entrer sans retour dans l'Eglise cathare. Il était comme la consécration d'un état de sainteté, obtenu dans la période de probation, et aussi comme la grâce sanctifiante permettant de rester dans cet état.

Si d'aventure le Parfait retournait à ses erreurs il lui était imposé une longue pénitence avant qu'il ne le reçoive de nouveau. Le Consolamentum était administré également au mourant et il était comme une sorte de baptême sous condition. Il n'était pas sûr que le mourant fût sauvé, mais il acquérait la possibilité de l'être si l'on priait beaucoup pour lui. Lorsque la guerre fit rage en Languedoc, une pratique s'instaura qui fut appelée la Convinenza, convention entre le Parfait et le fidèle, celui-ci demandant par avance le Consolamentum qu'il ne pouvait recevoir préalablement puisqu'il allait tuer, et le Parfait qui s'engageait à le donner sans que le fidèle ait à répondre aux questions habituelles : c'était une sorte d'extrême-onction. Il se caractérisait principalement au cours d'une cérémonie très simple par l'imposition des mains, exécutée par l'Ordonné (diacre ou évêque ou simple Parfait, généralement le plus ancien). Les Cathares prétendaient détenir par l'imposition des mains, et depuis Jésus-Christ, qui l'aurait donné, ce pouvoir de faire descendre le Saint-Esprit sur ceux qu'ils avaient jugés dignes de devenir des Parfaits Chrétiens.

Toujours dans le culte, il faut signaler le service, qui était une sorte de confession publique, comme l'apparellamentum, ou le melioramentum, avec demande de pardon et de pénitence. Il semble que cette confession ait été collective et non point l'aveu public de telle ou telle faute. Elle était pratiquée très fréquemment, soit comme pratique isolée, soit au cours de l'oraison dominicale, soit au cours du Consolamentum, dans ces deux derniers cas pour purifier les assistants avant la réception des sacrements. Il faut ajouter que le melioramentum était accompagné d'une genuflexion devant le Parfait et qu'elle avait lieu soit en public lorsqu'on le rencontrait, soit lors d'une cérémonie cultuelle. Les Inquisiteurs appelleront cela adorer un hérétique, alors que pour ceux-ci c'était un acte de soumission et de respect envers l'Esprit-Saint qui était censé habiter le Parfait.

Les Parfaits étaient vêtus d'une grande pèlerine noire et ceints

d'une corde. Au temps de la persécution ils garderont seulement la corde sous leurs vêtements.

Ajoutons qu'ils récitaient le Pater « à la façon des hérétiques », comme diront les Inquisiteurs, c'est-à-dire qu'après « Délivrez-nous du Mal », ils ajoutaient : « car c'est à vous qu'appartiennent le Règne, la Puissance et la Gloire, dans tous les siècles ».

Conclusion.

On voit par la simplicité du culte que les Cathares rejetaient les cérémonies à grand spectacle où entrent les décors matériels. Ils pratiquaient le culte chez leurs affiliés et non dans des lieux spéciaux. Les objets du culte étaient pratiquement inexistantes : une table, un carré d'étoffe blanche, le Livre des Evangiles.

Le Catharisme plonge ses racines dans le Manichéisme par son dualisme doctrinal, par sa morale, par son culte. Il prend dans la gnose la doctrine du salut par la connaissance : Il faut passer par l'Eglise cathare pour être sauvé, mais il est essentiellement chrétien. Il suffit de lire les quelques textes cathares qui nous sont parvenus pour voir qu'à la façon des protestants ils ont l'Ancien et surtout le Nouveau Testament présents dans chacune de leurs phrases. S'il s'agissait d'une religion différente n'ayant rien à voir avec le Christianisme on se demande vraiment ce que viendraient faire ces perpétuelles citations.

Si l'on admet que le dualisme est une doctrine permanente et presque nécessaire en raison même de la constitution de l'Univers, on peut penser que le Catharisme n'a pas mis fin au grand courant dont il était la suite. S'il a beaucoup de points communs avec les traditions dualistes qui l'ont précédé, il annonce les Protestants d'abord, les Jansénistes ensuite.

Etude des textes Sacrés, libre examen et interprétation de ces textes, morale austère, culte simplifié, il faut bien penser que ce sont des points communs entre les Cathares et les Protestants. Des comparaisons peuvent être faites avec beaucoup de mouvements initiatiques, depuis les Esséniens jusqu'à nos jours, mais ce serait l'objet d'un véritable travail distinct. Il rappelle aussi et à plus d'un titre la primitive Eglise, Celle qui pratiquait les Enseignements du Christ : simplicité du culte, confession publique, évangélisme.

Quel aurait été le sort de cette religion cathare si sa destruction quasi totale n'avait été opérée ? C'est ce qu'il est difficile de dire. Dans le Languedoc, la destruction sera presque aussi radicale que sera celle des Templiers dans le Royaume de France un siècle plus tard ; mais les Cathares semblent avoir trouvé grâce dans le Royaume d'Aragon et en Catalogne, et il semble qu'en Italie la persécution ait été infiniment moins violente qu'en Albigeois. Et pourtant, on ne peut plus parler de filiation avec les mouvements postérieurs qui, nous l'avons vu, ont des traits communs avec eux.

Peut-on penser que c'est la persécution qui a montré la grandeur de ces âmes, et que sans cette persécution l'hérésie se serait éteinte par manque de recrutement ?

On peut aussi envisager que malgré le caractère non-violent des Parfaits la logique de la doctrine les aurait conduits à un sectarisme et à un fanatisme aussi nettement accusés que ceux de leurs adversaires. Si le Bûcher de Montségur met fin d'une façon brutale à l'hérésie cathare, et si, apparemment, celle-ci a disparu, on est tenté de penser qu'elle a jeté, pour les siècles suivants, l'étincelle qui fera jaillir cette Papauté que les Cathares disaient être le trône de Satan sur la la Réforme, puis deux siècles plus tard, la Révolution, et qui, un jour, amènera la chute de la Papauté en tant que puissance temporelle, terre.

Bertrand de MAILLARD.



• La librairie l'Incunable 16, rue de Nazareth, Toulouse (Haute-Garonne) — est en mesure de vous fournir tous les ouvrages analysés dans la Revue *L'Initiation*, de même que tous ceux concernant l'Occultisme, l'Esotérisme, le Symbolisme, l'Orientalisme, le Magnétisme, la Radiesthésie, l'Homéopathie, la Phytothérapie, etc. S'adresser à notre S :: Madame Andrée AZAM directrice de la librairie l'Incunable.

L'HYPNOTISME EN QUATRE LEÇONS (1)

Toute excitation anormale d'un des centres impulsifs produit la rupture des rapports qui unissent l'être impulsif à l'homme de volonté.

De là, l'existence de certains états psychiques qui se manifestent dans l'être humain et aussi dans les animaux, états qu'on a classés sous le nom général d'Hypnotisme et de Magnétisme.

Le magnétisme, qui utilise les forces fluidiques émanées de l'être humain, est une des branches expérimentales de la Magie, ainsi que l'a fort bien vu le baron du Potet, mais ce n'est pas toute la Magie comme une étude trop superficielle a pu le faire dire, car on chercherait vainement dans cette « Magie dévoilée » une description quelque peu sérieuse des Astres et de la détermination pratiquée de leur influence.

L'hypnotisme forme, ainsi que l'a fort bien démontré M. de Rochas, une sorte de transition entre l'état de veille et les états magnétiques désignés par l'expérimentation précitée sous le nom d'« états profonds de l'hypnotisme ». Laissant donc de côté toutes les discussions théoriques, nous allons voir quels sont les différents moyens pratiques qu'on peut mettre en usage pour déterminer l'hypnose chez un être humain.

Nous classerons ces pratiques de la façon suivante :

- 1° — Détermination de l'état de réceptivité hypnotique du sujet.
- 2° — Hypnotisme du sujet.
- 3° — Détermination des phases et états profonds de l'hypnose.
- 4° — Différents procédés de réveil des sujets.

PREMIERE LEÇON

Etat de réceptivité

Malgré les affirmations de certaines écoles médicales, on peut dire que tout individu n'est pas susceptible d'être hypnotisé. La proportion obtenue dans le laboratoire hypnotérique de la Charité est de 40 % pour les hommes et 60 à 70 % pour les femmes.

Certains procédés rapides permettent d'avoir sur l'heure une première idée des influences que pourra exercer l'hypnotisme sur un sujet.

Parmi les nombreux procédés employés à cet effet, nous choisirons les suivants :

- 1) Attraction en arrière (procédé Moutin) ;
- 2) Attraction du petit doigt ;
- 3) Suggestion à l'état de veille ;
- 4) Influence du point brillant ;
- 5) Influence du miroir rotatif ;
- 6) Influence du miroir magique.

(1) Extrait d'un exposé de PAPUS.

Nous allons décrire rapidement chacun de ces procédés :

1° — *Attraction en arrière* : Placez le sujet debout, les deux pieds joints, Posez ensuite les deux mains à plat sur les omoplates du sujet, vous tenant derrière lui, et retirez doucement les mains au bout de quelques instants. Si vous avez affaire à une personne très sensible, ses épaules suivront le mouvement de vos mains et elle sera malgré elle attirée en arrière. M. MOUTIN décrit ce procédé dans son livre « Le Nouvel Hypnotisme ».

2° — *Attraction du petit doigt* : Demandez au sujet de vous confier sa main droite dégantée. Placez alors la main la paume en bas et pressez doucement avec votre main gauche les doigts en laissant l'auriculaire libre. Cela fait, attirez à vous par de petites passes horizontales lentes le petit doigt et répétez ces passes jusqu'au moment où il suivra le mouvement d'attraction. Vous pourrez alors donner la suggestion verbale au sujet qu'un petit doigt restera éloigné des autres malgré tout jusqu'au moment où vous voudrez bien faire cesser le phénomène. Après l'opération, il est indispensable de bien dégager le petit doigt, la main et l'avant-bras au moyen du souffle froid.

3° — *Suggestion à l'état de veille* : La suggestion à l'état de veille s'obtient en regardant fixement le sujet dans les yeux et en lui commandant d'une voix forte et d'un air d'autorité de faire telle ou telle chose (fermer les yeux et ne plus pouvoir les ouvrir, ne plus pouvoir ouvrir la bouche, etc., etc.). Les sujets sensibles à ces procédés sont les plus sensitifs.

4° — *Influence du point brillant ou du miroir rotatif* : Si l'on fait fixer un point brillant, soit fixe, soit en mouvement, et que le sujet ressent au bout de quelques instants des lourdeurs dans les paupières ou éprouve une irrésistible envie de dormir, on peut sans crainte aller jusqu'aux phases hypnotiques avec un tel sujet.

6° — *Influence du miroir magique* : Les personnes hypnotisables ou non qui, placées devant un miroir magique, voient des couleurs ou des formes sont également susceptibles de faire d'excellents sensitifs.

On laissera donc de côté les sujets réfractaires à ces divers procédés et l'on se servira, au contraire, des autres personnes plus sensibles, dans des expériences ultérieures.

DEUXIEME LEÇON

Hypnotisation du sujet

Le sujet une fois reconnu sensible peut être hypnotisé.

Plusieurs moyens peuvent être employés à cet effet, parmi lesquels nous décrirons les suivants :

- 1° — Suggestion simple.
- 2° — Point brillant.

- 3° — Miroir rotatif.
- 4° — Regard.
- 5° — Passes.

— *Suggestion simple* : On fixe avec douceur le sujet dans les yeux et, sans le brusquer, on lui commande de fermer les yeux ; on lui commande ensuite, toujours très doucement, de perdre la sensibilité cutanée et on lui affirme à ce moment, toujours sans brusquerie, qu'il est endormi, qu'il sent le sommeil le gagner de plus en plus, ce qui se trouve confirmé en quelques instants avec une nature quelque peu sensible.

— *Point brillant* : Ce procédé est le plus généralement connu. Il consiste à faire fixer au sujet un point brillant, comme un bouton de nickel, la lame d'un bistouri, une petite glace, etc., placé au niveau du front et entre les deux yeux. Cette position force le sujet à faire converger son regard en haut et au milieu et détermine l'hypnotisation très rapidement.

— *Miroir rotatif* : L'emploi du miroir rotatif du docteur Luys est, à notre avis, préférable à tous les autres moyens comme sécurité et rapidité. Nous conseillons surtout le miroir à une seule tête et recouvert de cuivre nickelé. On place ce miroir à hauteur des yeux du sujet et à environ 0,50 m d'éloignement, en s'assurant que le scintillement lumineux passe bien dans les yeux. Le sujet est lui-même placé dans un fauteuil, la tête appuyée. Le sommeil se produit généralement au bout de vingt à trente minutes par ce procédé.

— *Regard* : L'emploi du regard comme moyen d'hypnotisation est une méthode fatigante, mais d'une grande énergie, et permet d'obtenir de bons résultats quand tous les autres moyens ont échoué. Voici comment on opère :

On fait asseoir le sujet en face de soi, le dos tourné à la lumière. On prend ensuite les deux mains du sujet et l'on saisit à pleine main les pouces dudit sujet. C'est alors qu'on regarde fixement, et d'après le rituel indiqué à l'entraînement du regard, la pupille de l'œil droit du sujet. Le sommeil s'obtient encore plus vite si l'on ajoute à ce procédé l'emploi de la suggestion.

— *Passes* : On débute comme pour le procédé du regard ci-dessus, mais les deux pouces du sujet sont réunis dans la main gauche du magnétiseur qui, pendant cinq ou six minutes, fait des passes intuitives de haut en bas, sur la tête du sujet, en descendant jusqu'au niveau de l'estomac. On laisse aller les mains du sujet le long du corps et l'on continue les passes avec les deux mains. Le sommeil ainsi obtenu est d'un autre ordre que le sommeil déterminé par les procédés hypnotiques. Nous en reparlerons du reste tout à l'heure, à propos des états profonds.

TROISIEME LEÇON

Détermination des phases

Dans la première de ces phases hypnotiques le sujet a tous les membres flasques ; si on lui tient le bras et qu'on le lâche, le bras retombe sans résistance de la part du sujet qui est alors endormi profondément et peut être comparé à un être ivre-mort. La respiration à ce moment est profonde et régulière. C'est la phase de LETHARGIE.

II

Si, dans cet état, vous ouvrez de force les yeux du sujet, ou si vous agissez d'une autre façon sur lui, la seconde phase prend naissance.

Les membres raidissent et gardent les attitudes que vous leur donnez quelles que soient ces attitudes. Le sujet a les yeux fixes (retenez bien ceci) et regarde droit devant lui ou à l'endroit où vous dirigez ses yeux. Il ne vous entend pas, aussi fort que vous parliez. Il est complètement fermé au monde extérieur. Il est en catalepsie.

C'est dans cet état qu'on peut lui mettre la tête sur une chaise et les pieds sur l'autre, le vide existant entre ces deux points. C'est encore dans cet état que se produisent les extases.

Retenez bien deux points : la roideur des membres et la fixité des yeux ; nous verrons tout à l'heure pourquoi.

III

Si maintenant vous soufflez sur les yeux du sujet ou si vous faites des passes, ou si vous lui frottez légèrement le front, l'état change complètement.

Le sujet parle et agit absolument comme une personne éveillée ; il vous parle naturellement, mais n'a pas conscience du milieu ambiant et ne se rend pas compte de l'endroit où il est.

Il est alors dans la troisième phase : LE SOMNAMBULISME LUCIDE.

Il présente, dans cet état, plusieurs particularités caractéristiques, qu'il est de toute importance de bien connaître pour comprendre ce que nous dirons tout à l'heure au sujet des phénomènes spirites. Tout d'abord, il est SUGGESTIBLE. On peut lui ordonner de voir et de faire telle ou telle chose, non seulement pendant son sommeil, mais encore une fois qu'il sera bien éveillé ; et cette vision persistera, cette action sera exécutée, non seulement des jours, mais des mois et même une année après l'ordre donné.

Au moment où le sujet accomplit sa suggestion, il devient inconscient et obéit à son impulsion sans discuter et, fait très important à noter, il perd subitement la sensibilité pour la retrouver après l'accomplissement de la suggestion. Le sujet verra donc tout ce qu'on lui

commandera de voir, exécutera ce qu'on lui commandera d'exécuter, sauf des exceptions (1) que nous ne pouvons étudier ici.

A l'état somnambulique, un autre fait prend naissance ; c'est la possibilité du CHANGEMENT DE PERSONNALITE.

Vous dites au sujet : tu n'es plus toi, tu es député et tu fais un discours à la Chambre. Vous voyez alors le sujet entrer dans la peau du personnage que vous venez de lui imposer et prendre toutes les allures du rôle que vous lui faites jouer. Vous pourrez ainsi changer à votre gré plusieurs fois de personnalité.

C'est encore dans cet état que se produit la VISION A DISTANCE de certains sujets magnétisés.

Donc, pour résumer tout ce que nous avons dit, voici les caractéristiques des trois états :

- 1° — LETHARGIE. — Sommeil profond.
- 2° — CATALEPSIE. — Yeux fixes, membres roides.
- 3° — SOMNAMBULISME. — Suggestibilité. Changement de personnalité. Vision à distance.

Nous avons décrit là les phases principales. Il existe sans doute un grand nombre d'états intermédiaires et de combinaisons de ces phases entre elles, mais il est inutile d'embrouiller la question.

Notons pour terminer que, d'après les hypnotiseurs, ces phases se succèdent toujours dans l'ordre suivant :

- 1. REVEIL — 2. LETHARGIE — 3. CATALEPSIE — 4. SOMNAMBULISME — 5. — REVEIL — 6. LETHARGIE — 7. CATALEPSIE — 8. SOMNAMBULISME — 9. REVEIL, etc., etc.

QUATRIEME LEÇON

Réveil du sujet

Il ne faut jamais s'exercer à endormir quelqu'un si l'on n'est pas rompu à la pratique des différents procédés de réveil. C'est là, en effet, le point le plus sujet aux surprises et celui qui dérouté surtout les commençants ou les opérateurs qui perdent facilement leur sang-froid.

On peut réveiller un sujet par beaucoup de procédés, entre lesquels nous décrirons surtout les suivants :

- 1° — Réveil par simple suggestion ou au commandement ;
- 2° — Réveil par le souffle ;
- 3° — Réveil par les passes ;
- 4° — Réveil sans suggestion, par le regard ;
- 5° — Réveil par la combinaison de quelques-uns de ces divers procédés.

(1) Je suis convaincu que le libre arbitre du sujet persiste toujours et peut entrer en action à un moment donné pour combattre une suggestion criminelle.

REVEIL AU COMMANDEMENT : Le sujet étant en phase somnambulique, on lui ordonne de se réveiller bien dégagé dans une minute juste. On peut lui ordonner de s'éveiller quand on aura frappé trois fois dans les mains ou au moyen de toute autre variété de suggestion. Ce procédé doit être employé de préférence en phase somnambulique, mais il réussit aussi très souvent le sujet étant en léthargie, quoique avec moins de rapidité.

REVEIL PAR LE SOUFFLE : En soufflant fortement entre les yeux du sujet on le réveille et on le dégage en même temps.

REVEIL PAR LES PASSES : Un des meilleurs procédés, surtout dans les états profonds, où il doit TOUJOURS être employé. On fait des passes horizontales et répétées avec les deux mains, d'abord au niveau de la poitrine, puis au niveau de la tête du sujet. Le réveil ainsi produit est long à obtenir ; mais on est assuré de n'avoir jamais à craindre aucun accident consécutif, le sujet étant parfaitement dégagé.

REVEIL PAR LE REGARD : Employé quand le sujet, pour une cause ou une autre, résiste à la suggestion. Dans ce cas, on regarde fixement le sujet entre les deux yeux, à hauteur du milieu du front, et l'on voit le réveil se produire bientôt, absolument complet et sans que l'on ait prononcé une seule parole.

REVEIL COMBINÉ : Les meilleurs résultats sont obtenus en réveillant un sujet par le procédé suivant, résultat de la combinaison de la plupart des autres procédés :

- 1° — La phase somnambulique ne donne la suggestion que quand on soufflera entre les deux yeux, le réveil complet se produira aussitôt ;
- 2° — Cela fait, on pratique le souffle à l'endroit indiqué, dégageant en même temps rapidement le front au moyen de passes ;
- 3° — On termine en soufflant une dernière fois quand le sujet est bien réveillé.

Lorsqu'on a affaire à un cas difficile, comme celui d'un sujet en léthargie profonde et qui refuse d'obéir à la suggestion, on cherchera d'abord à obtenir une phase quelconque de l'hypnotisme, soit la catalepsie, soit le somnambulisme, et l'on donnera la suggestion à terme (une demi-heure ou une heure) précédée de souffles et de passes.



LE MINISTÈRE DE L'HOMME-ESPRIT

TROISIÈME PARTIE DE LA PAROLE

(suite) (1)

Mais en même temps, si l'on veut juger du peu de fruits que dans les mains des littérateurs ces richesses-là rapportent au christianisme, on n'a qu'à observer à quoi se réduit au théâtre le succès des plus belles pensées et des maximes les plus appropriées au vrai besoin de notre être. Le spectateur qui les entend, mais qui, comme le poète, n'a d'ouvert en lui que l'homme externe, éprouve une légère impression, une sorte d'émotion sentimentale qui le transporte pour le moment, mais qui n'ayant point de racines profondes, et ressemblant presque à une sensation musculaire se termine à l'extrémité de ses nerfs par des battements de mains, et va s'évaporer par là dans les airs. Aussi la pièce finie, les spectateurs s'en vont-ils se plonger dans leur néant et leurs fertilités accoutumées, sans se ressouvenir seulement de ce qu'ils ont senti, et encore plus sans en profiter.

Or ce qu'on voit se passer au théâtre pour le spectateur, est ce qui se passe aussi pour le lecteur des beaux ouvrages d'éloquences et de poésie, qui s'appuient sur les trésors des écritures et la sainteté du catholicisme. Ce serait bien pis ; s'ils parloient du véritable christianisme, ou de l'éternelle parole et de l'éternelle liberté, puisque très certainement on ne comprendrait pas un mot à leur discours, et au sujet de cette parole, je les renvoie encore à l'auteur allemand, dont j'ai parlé dans plusieurs endroits de cet écrit.

Les littérateurs, en général, soit qu'ils travaillent, pour le théâtre, ou dans un genre sentimental quelconque, ont l'air de n'avoir pour objet que la science de nous émouvoir, sans songer pour quel but les émotions nous devroient être envoyées. Comme ils cherchent à la fois à nous plaire et à se faire louer par nous, ils ont soin de ne nous conduire que jusqu'à ces émotions qui sont en même temps et leur objet et leur moyen. Le spectateur comme le lecteur est d'intelligence avec eux, s'ils le faisoient arriver jusqu'à des émotions, plus imposantes et qui l'engagassent davantage : il ne voudrait plus les écouter, ils veulent bien l'amuser par la figure du vrai, mais ils craindroient de le porter jusqu'au vrai lui-même, parce qu'alors ils n'auroient plus rien à faire, attendu que ce serait le vrai qui ferait tout lui-même.

Aussi ce vrai gémit-il continuellement du peu de profit qu'il lui revient de ces merveilleux talents que les grands écrivains et les grands poètes développent tous les jours, et de ce qu'ils absorbent quelquefois jusqu'à ses confins, ce n'est que pour l'absorber et l'ensevelir ensuite lui-même, dans une région nulle et apparente, qui n'est pas la sienne, et ce que je dis là des littérateurs en général, n'appartient malheureusement que trop aussi aux littérateurs religieux, voilà pourquoi leur science n'est devenue qu'un art entre leurs mains, avec cet art-là ; avec les formes et les préceptes qu'ils établissent, enfin avec les dépôts de formules et de règles qui constituent leur code littéraire ; on pourroit en quelque façon produire, à coup sûr, sinon des ouvrages solides et gracieux, au moins des ouvrages corrects, comme on fait une pièce de musique avec des dez, mais le vrai génie et surtout le génie religieux, ne se met point en formules. En un mot ; ils ont étudié les moyens de nous remuer et de nous occasionner des émotions, comme les restaurateurs étudient l'art de réveiller ; des sensations dans notre palais.

Mais les uns et les autres craindroient d'employer des ingrédients propres à produire des sensations fortes qui opéreroient en nous des purifications et le

(1) Cf. L'INITIATION n° 2 (1954) - 3 (1954) - 4 (1954) - 1 (1955) - 4 (1955) - 2 (1956) - nos 3 et 4 (1956) - 1 (1957) - 4 (1960) - 2 (1961) - 4 (1962) - 3 (1965) - 4 (1965) - 1 (1966).

renouvellement de nos sucs digestifs ; ils abandonnent ce soin-là aux officiers de santé, et cependant on peut convenir que d'après notre manière d'être dans ce bas monde, les officiers de santé seroient bien plus nécessaires et plus utiles que les restaurateurs.

Ce qui fait que communément la littérature et la poésie même religieuses rapportent peu de fruits à la vérité, c'est que ceux qui les cultivent et les professent, m'imaginant seulement pas que cette vérité put réellement leur servir de guide, et qu'ils ne devroient être que ses organes et ses ministres ; de même que ne concevant rien de plus grand que de beaux poèmes ils croient véritablement que l'homme n'a rien de plus glorieux à faire sur cette terre, que de tâcher de gagner la palme sur ses concurrents dans cette carrière.

Dans cette pensée ils s'évertuent, ils redoublent, d'efforts pour établir des règles et des loix, pendant qu'il leur faudroit simplement suivre celles que cette vérité dicte éternellement. Ils travaillent péniblement pour mettre en action leur propre industrie et leur propre esprit, tandis que la première chose qu'ils auroient à faire, ce seroit d'oublier, ce ténébreux esprit de l'homme, et de postuler humblement la bienveillance de la vérité, afin qu'elle daignât, elle admettre à son service.

Il est bien douteux, alors j'en conviens, que ce fût des poèmes qu'elle leur commandât, et s'il arrivoit qu'elle leur en commandât, ce ne seroit qu'après qu'ils auroient effectivement travaillé à son œuvre, car elle ne leur ordonneroit de chanter que des faits qui la concernent, que des faits dont elle les auroit rendus les agens, et qui dès lors seroient devenus réellement leur propres faits, attendu que nul chantré ne sauroit s'en acquitter mieux que celui qui les auroit opérés lui-même. C'est pourquoi un amateur de la poésie religieuse a dit qu'un poète :

Qui du suprême agent seroit vraiment l'oracle,

Ne feroit pas un vers qu'il n'eût fait un miracle,

Lors donc que je vois notre éloquent écrivain vanter la grande adresse de Milton à s'être emparé de ce premier mystère des Écritures, où le Très-haut s'étant laissé fléchir, accorde le salut du genre humain, quand je le vois nous parler des grandes machines du christianisme et nous dire que le Tasse a manqué de hardiesse, et n'a touché qu'en tremblant aux choses sacrées, quand je le vois nous faire observer que les poètes chrétiens ont tous échoué dans la peinture du ciel, que les uns ont péché par timidité, comme le Tasse et Milton, les autres par fatigue, le Dante par philosophie, comme Voltaire ou par abondance comme Llopstok, je ne puis pas m'empêcher de lui dire à mon tour :

« Est-ce que la vérité a besoin d'adresse, ? est-ce que la vérité peut échouer ? Est-ce que la vérité se trompe ? Est-ce que si c'étoit le christianisme qui eut animé tous ces poèmes, vous auriez de pareils reproches à leur faire ? » Car tous les reproches je les leur fais comme vous, mais aussi j'en conclus qu'ils n'ont eu aucune expérience positive de tous les sublimes objets qu'ils ont essayé de nous peindre, j'en conclus que leur pensée leur a fourni sur ces objets au moins autant de choses fausses que de vraies, j'en conclus que le christianisme ne les a pas dirigés, ou au moins qu'ils n'ont pas écouté ses leçons, et qu'ils en, ont même mal copié la lettre, parce qu'il ne connoit point de mélange, parce qu'il annonce rien que d'après des faits réels ; et une science expérimentale à l'abri de tout mensonge et de tous les phantômes de l'imagination humaine et parce que les machines qu'il possède il ne les confie qu'à ceux qui croient réellement qu'elles existent, et qui sont jugés par lui en état de les évaluer et de les faire mouvoir.

« N'allez donc plus rapprocher des choses aussi distantes que les productions poétiques et le christianisme car ce seroit lui faire injure que de la faire concourir à la fabrication des mensonges, n'avez-vous pas assez de quoi développer votre beau système des bienfaits que la religion a procurés au monde ; soit par les idées morales qu'elle a introduites dans les différentes classes de la

société, et même dans l'ordre public ; soit par les respectables et utiles institutions qu'elles a fondées, telles que les ordres de chevalerie, les hospices et autres établissements de bienfaisance de tout genre, soit par les magnifiques parallèles que vous faites des peuples chrétiens, avec ceux qui ne sont point compris dans cette dénomination, soit par les touchans tableaux de nos missions, toutes choses où la religion se montre en actes, et n'a rien à inventer ni à feindre, au lieu que les poètes inventent tout, feignent tout, sans avoir même besoin d'opérer aucuns faits, ni d'offrir aucunes vertus, puisque toute leur tâche se réduit à nous enchanter.

« Quant à ce que les poètes chrétiens ont tous échoués dans la peinture du ciel, et qu'en général les tableaux du malheur sont pour nous bien plus facile à peindre, je conviens que vous en donnez d'assez bonnes raisons, mais S. Paum en donne une bien meilleure en nous parlant de ces choses ineffables qu'il a entendues dans le troisième ciel, et en se faisant sur leur compte, parce que les langues humaines ne pourroient les exprimer. »

Aussi ce qui m'afflige, c'est de voir les poètes vouloir peindre ce qu'ils ne connoissent pas, et ce dont ils ne pourroient pas nous parler quand même ils le connoitroient. Je sais que de temps en temps les poètes ont senti la nécessité d'être dirigés par la vérité, et c'est toujours elle qu'ils sont censés invoquer sous le nom de leur muse, mais les poètes religieux eux-mêmes, n'est-ce pas en idée et par étiquette qu'ils l'invoquent ? Et croient-ils bien fermement à son existence, lors même qu'ils en prononcent le nom ?

C'est sans doute aussi ce besoin secret de la vérité qui a fait dire à Boileau au commencement de son Art poétique :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur etc.

S'il ne sent point du ciel l'influence secrète,

Si son astre en naissant ne l'a formé poète,

Mais l'auteur allemand dont j'ai parlé apprendra à ceux qui le liront, quel ciel il faut entendre dans les paroles de Boileau, en nous montrant le pouvoir universel du règne astral sous lequel l'espèce humaine est tombée depuis le péché, et qu'il nous faut traverser et soumettre si nous voulons vaincre : ce qui est d'autant plus difficile que l'ennemi s'est emparé de tous les postes et qu'il domine sur tous les royaumes de ce monde, comme il le dit lui-même au réparateur dans l'Évangile.

Or, Milton nous fait assez voir combien il a pu être souvent lui-même dans la dépendance de l'influence de ce ciel astral, puisqu'il, ne pouvoit travailler à ses poèmes que dans certaines saisons de l'année. Or, si ce poète qui, à côté de cette influence astrale, a peut être aussi reçu directement quelques clartés supérieures, comme quelques endroits de ses écrits pourroient l'indiquer, si cet auteur, dis-je, a été souvent aussi la victime de cette influence astrale et inférieure, qui est toujours aveugle et quelquefois fausse et corrompue, que doit-on penser de ceux de ses collègues qui auroient été comme lui sous l'influence astrale, et qui n'auroient pas eu les mêmes compensations que lui ?

Quand je vois d'après cela notre éloquent écrivain se confondre avec la tourbe des Aristarques littéraires qui se sont rendus les magistrats du Parnasse de ce monde, quand je le vois descendre avec deux dans l'Arène, je regrette qu'il ne sente pas davantage sa signité et sa supériorité sur eux, je regrette de le voir s'arrêter avec eux à cette question secondaire. Si l'épopée est dans le drame, ou le drame dans l'épopée, question si étrangère au christianisme ; et qui, à mon avis, se résoudroit d'elle-même, par la raison que le sujet où l'action doit exister ou être supposée, c'est-à-dire avoir été en drame ou en acte avant qu'on puisse le chanter ou le réciter.

Je regrette de le voir reprocher à Milton comme au Dante, d'avoir fait du merveilleux le sujet et non la machine de leurs poèmes, comme s'il n'y avoit de merveilleux que les machines magiques, ou, pour mieux dire, comme si tout

n'étoit pas magique, et par conséquent merveilleux, à commencer depuis la source radicale et éternelle des choses jusqu'à leur développement dans toutes les régions, et jusqu'à leur retour vers leur principe, et par cette raison, comme si le merveilleux n'étoit pas réellement principe ; le sujet, et la machine de toute œuvre vraiment épique.

Car si le poète choisissoit pour sujet un fait purement historique dans l'ordre terrestre, et qu'il y voulut joindre un autre merveilleux que celui des contes de fées, il feroit un contre-sens, à moins qu'il ne commençât par élever ses héros, jusqu'à la qualité de demi-dieux, comme le pratiquent tous les faiseurs de poèmes épiques, et dès-lors rentrant dans l'esprit du vrai christianisme, qui ne fait de l'homme que rien moins qu'un fils de Dieu, et qu'une image de Dieu, ils pourroient sans contre-sens, et devroient même nécessairement développer toutes les machines merveilleuses qui constituent la merveilleuse existence des êtres depuis Dieu jusqu'au ciron, et qui entretient par un acte vif et constant l'ineffable harmonie des choses, or dans ce genre qu'auroient-ils de plus merveilleux à nous présenter que les trésors actifs de la parole ?

Quant à la persuasion où est cet éloquent écrivain, que le christianisme a fait naître et a favorisé la poésie descriptive, en étendant jusqu'aux objets de la nature les harmonies de la religion, je crois qu'à cet égard, il a jugé les choses, plutôt sur ce qu'elles pouvoient être que sur ce qu'elles sont en effet. Nos auteurs distingués dans la poésie descriptive, ont encore plus puisé dans les sciences naturelles et dans le goût régnant pour les connoissances physiques, que dans des mobiles religieux.

Sous ce rapport notre poésie descriptive auroit peut-être plus retardé le règne de la vérité que ne l'auroit fait le système mythologique de l'antiquité. En effet, la mythologie, en plaçant des génies imaginaires dans toutes les parties de la nature, offroit au moins une image des puissances réelles par lesquelles cette nature est gouvernée sous l'œil de l'éternelle sagesse, au lieu que nos poètes à force de suivre le torrent, nous offrent bien par-ci, par-là et comme par extrait dans leurs tableaux, quelques traits des doctrines religieuses, sans que nous soyons sûrs toutefois qu'elles ne soient pas pour eux de vrais problèmes, mais ils nous donnent abondamment des descriptions et des détails purement physiques, comme le font les savans de la matière ; et nous reportent plutôt par-là vers les ténèbres que vers la lumière.

Car s'ils semblent joindre quelques idées d'un autre genre à ces objets physiques ; qu'ils font entrer dans leurs descriptions, c'est communément pour réveiller en nous les impressions d'une sensibilité secondaire, et réduite à un cercle limité, rarement des sentimens vraiment moraux ; et plus rarement encore des sentimens vraiment religieux, et par conséquent ils nous tiennent toujours au-dessous de ce que je reconnois pour être exclusivement le christianisme ; et comme tel, appartenant aux développements de la parole.

Il y a un autre genre descriptif qui me paroît avoir aussi ses abus. C'est celui par lequel les habiles critiques en littérature s'épuisent à disséquer les beaux endroits des grands auteurs, et je puis m'empêcher de leur dire : Si ces passages portent leurs beautés avec eux-mêmes, je n'ai pas besoin de votre secours pour les goûter. J'ai encore moins besoin de ces dissections. J'aurois moins de plaisir si je savois tant pourquoi j'en ai. Vous me trompez en refroidissant mes jouissances, comme les poètes descriptifs de la nature me trompent en me donnant journellement leurs fictions personnelles pour ses véritables intentions.

Pour que le christianisme put réellement favoriser ce que l'on devroit appeler la poésie descriptive, il faudroit que les poètes devinssent ce qu'étoit Adam avant son sommeil c'est-à-dire que, comme lui, ils eussent éveillé la vie dans les êtres, au lieu de ne nous entretenir que de ce qui n'est en quelque sorte que l'anatomie de ces êtres ; ou même que leur figure extérieure.

Et véritablement ce que je lis de ces harmonies de la nature, composées de la main des hommes, produit en moi plus de douleur que de plaisir, car je vois que tout ce qu'ils nous donnent en ce genre s'appuie sur une base fautive, en ce qu'ils oublient que la nature est dégradée, et qu'ainsi, en lui prêtant sans cesse ce qu'elle n'a plus; ils ne m'offrent que les fantastiques tableaux d'une imagination égarée, sans compter que quand je les vois y mêler quelques couleurs religieuses, ils m'affligent encore davantage, en ce que je ne puis ignorer que la plupart d'entr'eux croient fort peu à cet ordre de choses et ne le connoissent pas davantage.

Ce seroit donc le christianisme véritable et primitif, ou la parole, qu'il faudroit commencer par démontrer aux hommes, avant de développer éloquemment comme l'a fait l'auteur, la prépondérance que la religion ou le catholicisme, a eu sur toutes les autres religions. Car il me semble que l'auteur laisse en arrière précisément la chose essentielle; dans les réponses qu'il fait aux athées.

La principale difficulté ne seroit pas, à mon avis de prouver aux incrédules l'existence de Dieu et celle de l'âme même, sur-tout si l'on prenoit ses preuves dans l'Homme-Esprit, aussi nombre de philosophes, en prenant ce flambeau pour guide, ont prouvé ces deux faits par des raisonnemens, tels que les demande la secte des athées, en un mot par des raisonnemens que les esprits positifs peuvent comparer à ce qu'ils appellent des démonstrations par $A + B$.

Et cela ne doit pas surprendre, puisque malgré toutes les rêveries des athées et des matérialistes, la seule impuissance que l'on soit dans le cas de reconnoître dans Dieu, c'est celle de ne pouvoir se cacher, et que l'âme; de l'homme, qui est son image, se montre perpétuellement dans tous nos actes; même dans les efforts que nous faisons pour le nier.

Mais c'est moins ces deux articles qui offusquent les réfractaires, que tout l'édifice religieux que l'on veut élever sur ces deux bases, ainsi prouver les deux premiers points, ce n'est pas prouver les conséquences positives qu'on en veut déduire.

En effet, le raisonnement de la logique ne prouvent que l'existence de Dieu et celle de l'âme. La chose religieuse doit avoir pour objet de prouver leurs rapports et de les réunir l'un à l'autre; cette réunion ne peut se faire sans un concours intérieur de notre part, et sans l'action volontaire de notre être. La simple croyance à l'existence de Dieu et de l'âme ne demande point un pareil concours.

Voilà pourquoi il est plus aisé de guérir un matérialiste et un athée qu'un déiste. Dans le vrai, comment persuader un déiste de la source naturelle de la chose religieuse, de son utilité, de sa nécessité, si ce n'est en en faisant reposer la base sur l'état infirme et ténébreux de l'homme dégradé? Mais comment s'étendre jusques-là après le tort que la philosophie humaine a fait à l'homme? Comment trouver des hommes en état de faire faire ce chemin à leurs semblables.

Ne soyons donc plus surpris que les tentatives journalières, en faveur de la chose religieuse, soient si peu fructueuse. Convenons même que quand il s'agit d'attaquer le matérialisme et l'athéisme; les instituteurs ordinaires n'ont encore que des armes bien impuissantes, puisqu'ils ne prouvent Dieu que par l'univers, et qu'ils ne prouvent l'âme que par les livres théologiques. Comment prouveroient-ils donc l'âme et Dieu, s'il n'y avoit ni livres; ni univers?

Ils n'étudient point les choses éternelles, ils n'étudient point la parole, ils n'étudient point son action universelle, ni pourquoi c'est cette action seule qui porte la vie. Comment verroient-ils donc la source divine de l'homme pensant et immortel. Comment verroient-ils sa liaison naturelle avec son principe? Comment verroient-ils l'objet profond de la chose religieuse, et comment nous apprendroient-ils à admirer notre Dieu dans son économie restauratrice, et dans la sublimité de sa sagesse?

Il reste donc à démontrer immédiatement aux réfractaires l'altération de la famille humaine, et l'espèce de cette altération, mais les secours, que la bonté suprême a envoyés dès l'origine. et qu'elle envoie journellement aux mortels pour les soulager dans leur infortune, puis le caractère de ces secours, ou celui de la chose religieuse en général, et enfin les droits que les ministres de cette chose religieuse prétendent chacun dans leur ressort posséder exclusivement pour diriger leurs semblables; et les moyens qu'ils disent exister en eux pour donner le repos aux âmes, et leur faire accomplir les véritables loix du créateur.

Or, ce sont ces articles importans que les philosophes religieux n'ont point prouvé par $A + B$ comme ils l'ont fait pour les deux autres, cependant si toutes ces choses sont vraies, elles doivent avoir aussi leurs preuves positives, puisque chaque chose fait faire sa propre révélation.

Mais ces preuves doivent prendre un nouveau caractère, à mesure que leur objet se substantialise et s'empare d'un plus grand nombre de nos facultés. Néanmoins elles ne doivent pas plus dépendre de l'arbitraire que les deux autres, elles ne doivent pas plus qu'elles reposer sur le simple littéral, et encore moins sur l'enseignement impérieux d'un autre homme, mais elles doivent porter avec elles mêmes leur évidence.

Notre éloquent écrivain, a reconnu lui même qu'il y avoit une géométrie intellectuelle, et quoi qu'il en dise, je crois que cette géométrie là a été plus familière à certains philosophes anciens qu'elle ne l'a été à Leibnitz, à Descartes, à Newton même à Pascal qui en a plus approché que ces trois hommes célèbres.

Ainsi donc s'il y a un $A + B$ pour prouver l'existence de Dieu, et l'immatérialité de l'Homme-Esprit, il doit y avoir un $A + B$ pour prouver notre altération, et par suite la chose religieuse qui en est le remède, comme il doit y avoir un $A + B$ pour prouver l'efficacité de ce remède, qui ne peut être que spécifique, puisque si la volonté des êtres libres peut la rendre nul à leur égard, et l'empêcher d'opérer pour eux, ils ne peuvent pas l'empêcher d'opérer contre, or toutes ces espèces de preuves quoique différentes, doivent être positives chacune dans leur genre.

La première de ces preuves, ou celle qui a pour objet l'existence de Dieu et de l'Homme-Esprit, nous pouvons l'appeler preuve positive, rationnelle ou intellectuelle, parce qu'en effet elle est du ressort de la simple observation réfléchie ou du raisonnement.

La seconde, qui a pour objet notre altération, et par suite la chose religieuse, nous l'appellerons preuve positive, sentimentale ou affective, parce qu'elle exige nécessairement que l'homme mette en œuvre une nouvelle faculté de lui-même; outre celle de son jugement, comme la médecine qui fait apercevoir à un homme imprévoyant qu'il est atteint d'une maladie grave, lui donne par là de l'inquiétude et même de la frayeur, sur le danger de sa situation, et en même temps l'éclaire sur le remède qui peut lui être utile, tandis que pour connoître l'existence de la science médicale et la posséder, il suffit à l'aspirant à cette science de mettre sa raison à l'étude et en exercice.

Enfin la troisième preuve qui a pour objet de démontrer les pouvoirs du Ministre de la chose religieuse, et en même temps la supériorité et l'efficacité de cette chose religieuse elle même, nous la nommerons preuve positive expérimentale; parce qu'elle git dans les faits, et que, saisissant toutes les facultés de notre être, elle devient confirmative des deux preuves antérieures, ou de la preuve positive sentimentale, et de la preuve positive intellectuelle. Si on transpose des différentes espèces de preuves, ou si on n'en emploie qu'une, lorsqu'il faudroit les employer toutes, peut-on condamner les adversaires de ne pas se soumettre?

Il n'est pas bien difficile, comme nous l'avons dit de démontrer le nécessaire et exclusive grandeur d'un être supérieur et unique, ainsi que notre rap-

port radical et original avec lui ; sans quoi nous ne pourrions seulement pas nous occuper de son existence, ni même en avoir la pensée.

En effet, on ne peut réellement appeler grand qu'un être qui le soit tellement que nul ne puisse le surpasser, ni même l'égaliser. Or, dans ce sens, il n'y a de grand que Dieu, parce que lui seul étant tout, il est impossible qu'aucun autre être, non-seulement excède sa grandeur, mais même qu'il la puisse jamais atteindre. Voilà pourquoi après Dieu, il ne peut y avoir que des grandeurs relatives ; et voilà pourquoi tout pour nous n'est que proportion : mais en même temps voilà pourquoi il faut qu'on nous ait gratifiés de quelques moyens positifs de démontrer son influence génératrice, relativement à tous les êtres, et son influence restauratrice relativement à nous, enfin de nous démontrer par le fait, et non par les livres, l'exclusive suprématie de l'être des êtres, et les rapports effectifs que la parole cherche sans cesse à avoir avec nous.

C'est cette idée là sans doute qui m'a porté jadis à dire que l'homme de désir (n° 166) que le sublime, c'étoit Dieu, et tout ce qui nous mettoit en rapport avec lui. Cette intelligence me vint après avoir entendu avouer à un célèbre professeur, que le sublime étoit indéfinissable.

J'ai lu depuis dans les ouvrages de ce même professeur : Ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est fort, admet le plus ou le moins, il n'y en a pas dans le sublime etc...

J'ai reconnu là que son idée et la mienne sur le sublime étoient les mêmes, sauf la persuasion où je suis ce que nous croyons lui et moi au sujet du sublime, nous pouvons l'étendre à toutes les autres qualités, vertus etc. qu'il en excepte, car il n'y a que dans Dieu que toutes ces choses là soient positives, et la parole est l'universel et éternel proclamateur de toutes ces positives sublimités.

Jé peux joindre ici une observation importante c'est que rien ne nous peut paroître vraiment sublime qu'en nous communiquant un extrait de ce qui se passa dans la région supérieure et divine qui est la source de toutes choses et de toutes les sublimités. Auguste nous transporte en disant : Cinna, soyons amis, c'est moi qui d'en veenvie, parce que c'est là le langage positif et continu de l'éternelle vérité envers l'homme, et c'est ce qu'on peut induire de tous les autres exemples de sublime, soit de paroles, soit de faits. Ils ne font chacun que lever le voile, et qu'ouvrir l'inépuisable foyer de tous les actes et de toutes les pensées sublimes ; sur lequel repose la racine de notre être. Or pour peu qu'on nous approche de cette région, et qu'on nous mette à même d'en entendre parler le langage, comme ce langage est celui de notre nature, il ne faut pas s'étonner qu'il nous ravisse.

D'après ce principe qui méritoit d'être traité ad hoc, et qui seroit susceptible d'être étendu à l'infini, en raison de l'infinité d'objets qu'il embrasse, et des témoignages qui déposeroient en sa faveur, on conçoit pourquoi Malebranche disoit que nous soyons tout en Dieu, mais on conçoit aussi que l'on pourroit rendre son idée sous une forme moins gigantesque et sinon plus simple, au moins plus rapprochée, de nos faibles esprits, et plus propre à les remplir d'une douce lumière, au lieu de ce flambeau éblouissant qui les aveugle.

Ce seroit de dire que nous voyons réellement Dieu dans tout, et que véritablement nous ne verrions rien dans quelques objets que ce fût, si le principe de toutes les qualités c'est à dire, si Dieu n'opéroit activement en eux, soit par lui soit par puissances.

C'est ainsi que les corps sonores restent sourds, si l'on les prive de la communication de l'air qui doit nécessairement s'insinuer en eux pour qu'ils rendent des sons, par la même raison, nous pouvons dire que le son lui-même, ne pourroit nous être sensible ou se manifester, s'il n'y avoit pas un sens universel et générateur qui se montrait dans les sons partiels, ce qui est la vraie cause pourquoi la musique a toujours eu tant d'empire sur les hommes.

Ainsi les différens exemples du sublime, ou les reflets partiels du centre universel et générateur qui nous sont transmis, nous portent toujours plus loin et au delà de ce qu'ils nous montrent.

C'est pour cela que de tous les moyens qui nous sont offerts pour jour du sublime il n'en est point de plus sublime que la parole ou le véritable christianisme ; puisqu'il n'est autre chose que notre union même avec l'esprit et le cœur de Dieu, et l'on pourroit tirer de là une preuve directe que ce christianisme est divin, puisque c'est au fruit qu'on connoit l'arbre. Mais cette preuve ne peut s'acquérir que par l'expérience, c'est là son A + B elle ne peut s'établir d'une manière complète par l'A + B du raisonnement.

Vous donc, Ministre de cette parole, croyez-vous qu'elle n'ait aucun reproche à vous faire ? Vous qui l'avez mise comme en tutèle, et qui avez appauvri votre pupille, sans vous enrichir de ses trésors, ne pourroit-elle pas vous dire que si vous n'obtenez rien d'elle, c'est que vous ne lui demandez rien, et que si vous ne lui demandez rien, c'est que vous croyez avoir tout ?

N'avez-vous jamais ravalé cette parole, en réduisant son administration à des institutions figuratives, à des discours et à une pompe extérieure, en ne nous offrant jamais les merveilleux fruits de ses fertiles domaines, et en enseignant que le temps des merveilles de cette parole est passé, comme si cette parole étoit caduque, et comme si le besoin que nous avons de ses fruits n'étoit pas aussi urgent depuis votre règne qu'il l'étoit auparavant, et qu'il le sera jusqu'à la consommation des choses ? N'avez-vous jamais fait, à l'égard de cette parole ce que le réparateur reprochoit aux prêtres juifs, savoir, de s'être emparés de la clef de la science, et non-seulement de n'y être point entrés, mais même d'avoir empêché ceux qui vouloient y entrer ? N'avez-vous jamais paralysé l'œuvre divine, en resserrant dans d'étroites limites les hommes de désir qui, par vos et vos lumières ; auroient dû devenir des ouvriers du Seigneur.

Vous vouez ce que l'industrie humaine fait produire chaque jour aux simples substances de la nature par les superbes découvertes qui se font sous vos yeux dans les sciences. Avez-vous réfléchi, d'après cela ; à tous les prodiges que vous auriez pu attendre de l'ame de l'homme, si, au lieu de la contraindre dans ses mouvemens, et de la retenir dans vos entraves, vous vous étiez occupés de seconder ses élan divins, et de lui ouvrir les sublimes régions de la liberté où elle a pris la naissance ?

N'avez-vous jamais fait retrograder par vos institutions le réparateur dans le temps dont il avoit annoncé d'avance la destruction, et dans lequel on ne voit pas qu'il ait reparu une seule fois depuis qu'il fut sorti du tombeau, quoique depuis cette glorieuse époque, il se soit montré fréquemment à ses disciples ?

N'avez-vous jamais neutralisé le moyen curatif de l'ame humaine, en vous contentant de lui parler vaguement de détruire en elle le vicil homme, mais en ne lui enseignant point à faire naître en elle le nouvel homme, et en ne lui aidant point à opérer en elle cette renaissance qui n'est autre chose que le renouvellement de son contrat divin, renouvellement que vous deviez seconder efficacement par tous les moyens qui sont en vous ?

N'avez-vous jamais fait comme ceux des professeurs spiritualistes, mystiques et pieux, qui défendent que l'on marche par la raison ?

Mais pourquoi défendent-ils que l'on marche par la raison ? C'est qu'ils n'ont pas fait attention que s'il y a une raison humaine qui est contre la vérité, il y a aussi une raison humaine qui est pour elle. Ils sont sages et prudents lorsqu'ils nous défendent la première espèce de raison, car en effet, elle est l'ennemie de toute vérité, comme on le voit aisément aux outrages que font à cette vérité les docteurs dans les sciences externes qui sont l'objet et le résultat de la simple raison de ce monde naturel. La principale propriété de cet espèce de raison est de craindre l'erreur, et de ne se livrer qu'avec défiance à ce qui est la vérité.

Toujours occupée de scruter les preuves, elle ne laisse presque jamais à l'esprit le temps de goûter les charmes des jouissances vives. Elle a une marche ombreuse qui empêche que le gout du vrai ne pénètre jusqu'à elle. Voilà ce qui entraîne à la fin les sociétés savantes dans l'incroyance, après les avoir retenues si long-temps dans les doutes.

Mais ils ne seroient plus sages ni prudents s'ils nous défendoient l'usage de la seconde espèce de raison, parce que cette seconde espèce de raison est au contraire la défense de la vérité. C'est l'œil perçant qui la découvre continuellement et ne tend qu'à s'en faire apercevoir les trésors, et loin que sous ce rapport la raison soit condamnable ; ce sera au contraire un crime pour nous de ne l'avoir pas suivie, puisque ce présent avoit été fait à tous les hommes dans le seul et unique but qu'ils s'en serviroient, et dans la persuasion où est l'agent suprême, que ce flambeau, en se présentant humblement au foyer de la lumière universelle, eut suffi pour nous apprendre tout, et nous conduire à tout.

En effet, comment l'agent suprême auroit-il pu exiger que nous crussions à lui et à toutes ses merveilles si nous n'avions pas par notre essence tous les moyens nécessaires pour les découvrir ? Oui, la vérité seroit juste si elle n'étoit pas clairement et ouvertement écrite par-tout aux yeux de la pensée de l'homme, si cette éternelle vérité veut être crue, elle, et tout ce qui dérive d'elle, c'est qu'il nous est donné le pouvoir à tous les pas nous assurer de son existence, et cela non pas sur le témoignage de la simple assertion des hommes, ni des ministres mêmes de la vérité, mais par des témoignages directs, positifs et irrésistibles.

Car la croyance que vous faites naître quelquefois dans la pensée de vos prosélytes, quelqu'utile qu'elle soit, est bien loin de cette certitude qui doit s'appuyer sur de pareils témoignages ? Ce n'est pas une chose rare que de rencontrer des hommes sur la croyance desquels on puisse exercer quelque empire, ce n'est pas même une chose rare que d'entendre dire dans le monde qu'il n'y a rien de plus aisé que de croire, on y trouve même des gens qui prétendent qu'ils croient, en effet, tout ce qu'ils veulent.

J'accorde cela pour la croyance aveugle, parce qu'elle ne consiste qu'à écarter l'universalité, et à ne saisir qu'un seul point. Dès lors on est dispensé de toutes comparaisons, et même par cette loi, plus on descendra dans les particularités, plus on sera disposé à croire, ce qui explique le fanatisme des superstitieux, qui est en raison directe de leur ignorance.

Mais je le nie par rapport à la certitude qui est l'opposé de la croyance aveugle, parce que l'on n'arrive à cette certitude qu'à mesure que l'on monte vers l'universalité ; ou vers l'ensemble des choses, attendu que lorsque l'on fait des confrontations dans cet ensemble des choses, et qu'on y découvre l'unité ou l'universalité de la loi il est impossible que l'on ait pas la certitude. Et, en effet, cette certitude est l'opposé de la croyance parce qu'elle est en raison directe de l'élévation et des connoissances.

Ainsi j'accorde que rien n'est plus aisé que de croire, mais qu'il n'est pas si aisé d'être sur. Les gens du monde lancent de temps en temps de ces propositions spécieuses qu'ils croient péremptoires, parce que personne ne leur répond. Ce sont des espèces de réactifs chimiques qu'ils introduisent auprès du vrai, et avec lesquels ils cherchent à le précipiter au fond du vase. Mais on voit qu'il n'est pas impossible d'échapper à ces subterfuges.

(à suivre)

IN MEMORIAM...



Nous demandons à tous nos SS :: et FF ::
d'avoir une pensée pour notre cher et regretté
Georges CREPIN, décédé le 25 mai 1962. Merci à
tous ! (Ph. E.)

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● François RIBADEAU DUMAS, **Cagliostro**. Editions Arthaud, Paris, 1966.

Ce beau livre illustré se lit comme un roman historique, mais c'est une œuvre digne de la belle étude sur les Jésuites, **Histoire de la Magie**, publié par l'auteur (aux Productions de Paris).

Aventurier génial — ou prestigieux adepte missionné de la Rose-Croix ?

A cette question, chaque lecteur sera mis à même — par l'étude attentive de l'ouvrage — de répondre en toute objectivité. François RIBADEAU DUMAS s'est tout spécialement attaché à l'étude approfondie des activités alchimiques de Cagliostro, des contacts du « Grand Cophte » avec les grands Ordres initiatiques, de ses pouvoirs thaumaturgiques.

● Hélène BULLA de VILLARET, **Une nouvelle orientation dans la conduite de la vie : Introduction à la Sémantique générale de KORYBSKI**. Le Courrier du Livre, 1966. Prix : 6 F.

Loin d'être un domaine très spécial n'intéressant qu'une poignée de logiciens et de mathématiciens, la **sémantique générale** instaure bel et bien — c'est ce que l'auteur s'efforce de montrer — les principes d'un **humanisme** total et cohérent.

● Frida WION, **Le Royaume inconnu : Etude historique, du Royaume du Prêtre-Jean à l'Empire de l'Agarttha**. Le Courrier du Livre, 21, rue de Seine, PARIS, 6°. Prix : 12 F.

On connaît le thème fascinant traité par Saint-Yves d'Alveydre, Ferdinand Ossendowski et René Guénon : celui de l'existence — thème de bien des légendes réparties sur

toute la surface de la terre — d'un Royaume Inconnu (appelé Royaume du Prêtre-Jean, Agarttha, etc.). L'auteur s'est attaché à nous donner un panorama vraiment complet de ces étranges traditions, si vivantes depuis tant de siècles.

S'agirait-il d'un mystérieux Royaume souterrain, de régions parallèles à notre monde (pour employer le langage de la « science-fiction »), d'états supra-sensibles d'existence ou de réalités purement symboliques (mais avec leurs éventuels prolongement concrets) ?

Grâce au bel ouvrage de Frida WION, le lecteur aura en mains vraiment tout le dossier du problème.

● André HARDELLET, **Le seuil du jardin**, roman, **Les chasseurs**, poèmes en prose. (Deux ouvrages publiés aux Editions Jean-Jacques Pauvert, Paris 1966.)

Les ouvrages de l'écrivain français André Hardelet, l'un de nos meilleurs amis, sont toujours fondés sur ce thème : le moyen direct, par un entraînement spécial de l'imagination, de parvenir à libérer la conscience des limites qui (dans la perception courante) l'enserment inexorablement.

● André GAUTIER-WALTER, **La Chevalerie et les aspects secrets de l'Histoire**. La Table Ronde, 1966. Un volume de 427 pages. Prix : 28 F.

Nous nous abstenons de résumer ce beau et noble livre, œuvre de l'un des plus généreux pèlerins et apôtres spiritualistes de notre temps.

Notre ami André Gautier-Walter étudie tout d'abord les formes traditionnelles (qui sont d'ailleurs loin d'être disparues) de chevalerie ; on

appréciera tout spécialement son étude panoramique de la tradition secrète du Temple des Rose-Croix, ainsi que de l'aspect chevaleresque de la Franc-Maçonnerie.

La seconde partie nous montre que, loin d'être devenu un anachronisme attendrissant, l'esprit chevaleresque est plus que jamais vivant dans le monde d'aujourd'hui : des institutions internationales comme la Croix-Rouge, le Scoutisme, etc., en étant le vivant témoignage.

Dans la dernière partie, l'auteur s'est patiemment attaché à mettre en évidence — par delà les événements historiques connus de tous — l'intervention cyclique de mécanismes et de desseins occultes (au sens noble du terme). On retrouve ici le grand dessein secret de l'Ordre du Temple, et les révélations d'un Saint-Yves d'Alveydre.

● H. RIDER HAGGARD, **She (Elle)**. Editions Jean-Jacques Pauvert. Prix : 9 F.

C'est une excellente idée d'avoir donné une traduction nouvelle (par Michel BERNARD), du chef-d'œuvre fantastique de H. Rider Haggard. Une fort remarquable postface de Francis LACASSIN nous aidera à mieux prendre conscience des richesses symboliques (celles-là mêmes de l'Eternel Féminin) incorporées dans ce roman extraordinaire.

● Jacques MARCIREAU, **L'art de vouloir : respir et mental**. Le Courrier du Livre. Prix : 6 F.

L'auteur nous propose tout un **art de vouloir**, fondé — en accord avec les techniques spirituelles, orientales et occidentales — sur la maîtrise graduelle des rythmes respiratoires.

● **Nouvelles Histoires Etrangées**, choisies et présentées par Jean PAULOU. Editions Casterman (66, rue Bonaparte). Prix : 13,50 F.

Par l'un des meilleurs spécialistes actuels de ces problèmes, un nouveau choix — bien présenté par une préface valant un essai — de contes fantastiques français, anglo-

saxons, russes, chinois, vietnamiens. A ne pas manquer.

● Henry de FRANCE, **Pourquoi existons-nous ?** Préface de Charles Barzel. Chez l'auteur (3, rue Vaneau, PARIS, 7°). Prix : 5,60 F franco.

L'auteur s'efforce de répondre, en philosophe et en croyant, au vieux, à l'éternel problème du libre arbitre humain. Il traite aussi de la localisation du tombeau de la Vierge (qu'il situe près d'Ephèse) et se penche sur la vénération dont les Musulmans entourent Marie.

● Georges H. LUQUET, **Dieu ? Testament philosophique d'un vieux sage**. Editions Jean VITIANO (20, rue Chauchat, Paris, 9°). Prix 15 F.

Rares sont les livres qui reflètent à ce point toute une vie consacrée à la recherche sincère de la vérité et de l'épanouissement humain. Le professeur LUQUET, gloire universitaire qui (en même temps) ne cachait pas la voie initiatique (la Franc-Maçonnerie) à laquelle il s'était voué, nous laisse un petit livre dont la lecture attentive devrait être faite par tous. On y apprend le vrai visage de la quête maçonnique, laquelle ne peut être que l'opposé du dogmatisme : **recevoir la lumière**, c'est être pourvu d'outils nous enseignant à nous purifier sans cesse davantage de nos « métaux » — que nous soyons ou non des croyants. Un noble livre, qui s'adresse à tous les hommes de **bonne volonté** (de n'importe quel bord).

● JESSICA, **Petit Traité de Magie pratique**. Chez l'auteur (57, av. du Maine, PARIS, 14°). Prix : 8 F.

Illustré d'amusants dessins, voici un petit livre dont la lecture sera fort divertissante certes — mais instructive aussi : nous y trouvons tout le fort pittoresque tableau des survivances actuelles de la croyance populaire en l'efficacité des vieilles recettes magiques « de bonne femme ».

Dans les prochains numéros de

L'Initiation

1. Les prières du Philosophe Inconnu.

Il n'est pas rare qu'un Frère ou une Sœur martiniste, soucieux de diriger sa marche spirituelle au plus près des orientations fournies par le *Philosophe Inconnu*, demande sur quelles formules de prières il est, à cette fin, loisible de s'appuyer. Certes, les Frères et les Sœurs martinistes n'ignorent ni le Notre Père, que N.S.J.C. enseigna lui-même aux hommes, ni les Psaumes divinement inspirés ! Mais ils souhaitent prendre leur élan ou soutenir leur progrès par des textes à la fois didactiques et exaltants. Ils aimeraient prier, en somme, comme priaient Louis-Claude de Saint-Martin, selon son cœur et selon son intelligence. Or, Louis-Claude de Saint-Martin a composé des prières ; ces prières répondent exactement aux vœux des martinistes, que nous rappelions à l'instant. Elles instruisent leurs lecteurs de la voie cardiaque, l'y engagent et l'aident à s'imprégner de ce « magisme » divin, en quoi réside, selon Saint-Martin, l'essence de l'oraison.

Mais ces prières sont quasi inconnues. *L'Initiation* les mettra, dans un prochain numéro, à la disposition de tous les hommes de désir.

2. Le dossier de l'abbé Fournié.

La figure de l'abbé Fournié est des plus singulières et des plus obscures parmi toutes celles qui surgirent, comme pour répondre à un appel, autour de Martines de Pasqually. Elève très zélé du fondateur de l'Ordre des Elus Coens, son secrétaire pour un temps, précepteur de son fils, ami de Saint-Martin et de Willermoz, l'abbé Fournié a connu immédiatement la doctrine de Martines de Pasqually, à laquelle il a manifesté un attachement constant. De plus, l'homme était un *mystique*, dont les expériences intérieures provoquent la discussion et la réflexion. Or, l'ouvrage où l'abbé Fournié a exposé sa pensée et consigné ses expériences est aujourd'hui très rare. Il appartenait à *L'Initiation* d'en rééditer quelques passages, choisis, au milieu d'un grand fatras, parmi les plus significatifs.

Mais l'abbé Fournié exige d'être présenté : Robert Amadou s'en chargera qui publiera aussi, pour la première fois, le texte intégral des lettres de Fournié à Willermoz, et une table d'orientation bibliographique. Ainsi se trouvera constitué le dossier de l'abbé Fournié, de cet abbé Fournié dont on parle partout sans toujours le connaître.

3. Le « Cahier de métaphysique » de Saint-Martin.

Fidèle à un usage déjà ancien, *L'Initiation* publiera prochainement un nouvel inédit du *Philosophe Inconnu* : le recueil des notes et des mémoires consacrés par Louis-Claude de Saint-Martin à la métaphysique.

Philippe ENCAUSSE.



Gérard ENCAUSSE (« PAPUS »)
1865 - 1916

La tombe de PAPUS au Père-Lachaise

Le 25 octobre 1965, il y a eu exactement 49 ans que Gérard ENCAUSSE (PAPUS) s'est désincarné. Son enveloppe physique repose au cimetière du Père-Lachaise, dans le caveau de famille.

La tombe de PAPUS est — comme celle de Maître PHILIPPE à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de PAPUS, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89° et 93° divisions, tourner à droite et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (à main gauche). Passer entre la 32° tombe (famille Aubert) et la 33° (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de PAPUS, à main droite, à la 38° tombe.

Philippe ENCAUSSE.